

CHIFFRE
D

Lettres québécoises Page D 3
La chronique
de Robert Lalonde Page D 4
Le feuilleton Page D 5
Essais québécois Page D 6

ARTS VISUELS



Robert Wolfe Page D 8

Jean Bédard

La face cachée de la lune

Jean Bédard, travailleur social du Bic, publie chez Stock son premier roman sur la vie et l'œuvre du théologien du Moyen Âge Maître Eckhart. Pourquoi lui? «Parce que Maître Eckhart est un poète.» Et qu'est-ce qu'un poète? «C'est quelqu'un qui se met à nu devant l'univers, quelqu'un qui établit un lien profond entre son univers intérieur et l'univers extérieur.»

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

L'éditeur français Stock a placé une courte, très courte notice en quatrième de couverture: «Jean Bédard est Canadien. Maître Eckhart est son premier roman.» C'est simple, mais cela dit bien l'essentiel.

Or donc, par saint-frusquin et saint-glinglin, le manant est Canadien. Et même Can-Québécois. Il habite au Bic, dans le Bas-du-Fleuve, depuis une bonne quinzaine d'années. Travailleur social, il s'est longtemps occupé des «jeunes suicidaires et des familles en grande détresse sociale». Il rédige maintenant un guide d'intervention auprès de ces familles pour le ministère de la Santé, mais aussi de nouveaux romans, parce que le coquin est aussi romancier. «J'ai une formation en psychologie et en service social; en revanche, mon sentiment est davantage artistique», confiait-il en entrevue, il y a quelques semaines, le jour de la

La vie d'un
théologien
mystique
qui eut le
courage de
prendre le
parti des
pauvres

fête de lancement de son ouvrage. «Je savais que je pouvais écrire, mais j'ai attendu d'avoir assez vieilli avant d'assumer pleinement cette passion.»

Maître Eckhart est donc «son premier roman» et il paraît alors que Jean Bédard a 48 ans. Il s'agit du «roman vrai» (dixit

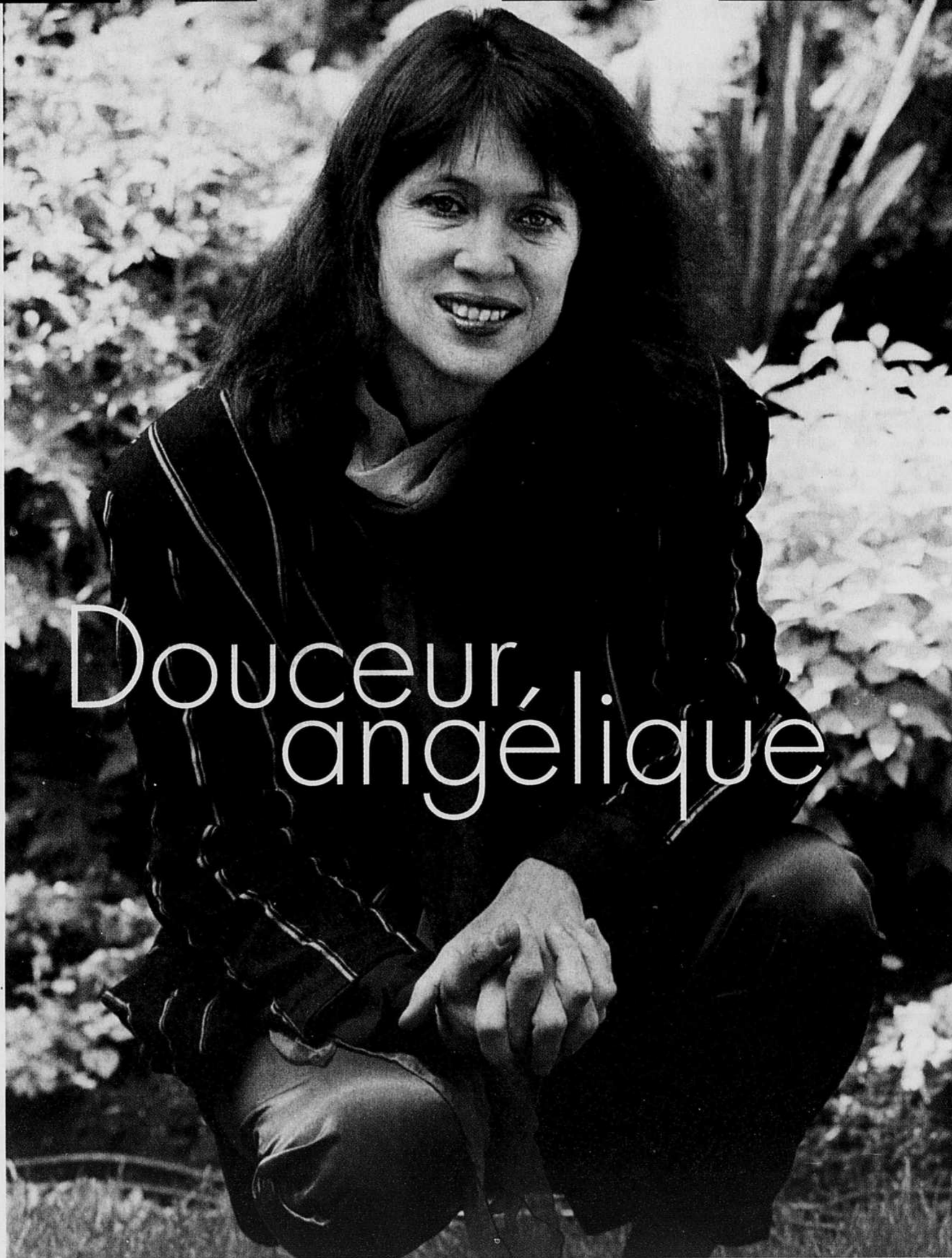
la quatrième, encore une fois) inspiré d'une tranche de la vie du théologien et mystique du XIV^e siècle qui eut le courage de prendre le parti des pauvres et des femmes, notamment des béguines, alors que se développait l'Inquisition. Jean Bédard raconte cette histoire des temps de la croix et du glaive par le truchement de Conrad de Halberstadt, secrétaire du philosophe.

«Maître Eckhart est un personnage fascinant qui vit à une époque fascinante, explique le romancier quand on le soumet à la question sur les raisons de sa passion. À son époque, au XIV^e siècle, on est en train de construire les fondations de ce qui sera la modernité. Mais Maître Eckhart, c'est la face cachée de la lune, c'est celui qui a combattu cette transformation en germe en soulignant les contradictions du processus, les paradoxes auxquels il pouvait mener.»

VOIR PAGE D 2: BÉDARD

LIVRES

Nancy Huston



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Douceur, angélique

«Je crois que le roman fait appel à ce qu'il y a de mieux chez les gens, que ce soit pour l'écrivain ou le lecteur. Que ce soit au théâtre, en musique, au cinéma ou avec la littérature, en présence de l'art, on est à son meilleur, parce qu'on est ouvert à l'interaction humaine comme on ne l'est pas dans la vraie vie.»

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Paris, 1957. Lui: Hongrois, juif. Elle: Allemande, catholique. Entre eux, dès le premier regard, c'est l'amour fou, complètement déraisonné, cette passion qui transforme et qui donne des ailes, balayant sur son passage les idées noires, égayant le quotidien d'ordinaire le plus plat. Lorsqu'ils ont posé les yeux l'un sur l'autre, peu importait l'Histoire, la grande, la vaste, et puis même la leur propre, plus petite mais tout aussi importante que l'Autre et constituée de l'addition de toutes les petites. Cette histoire, c'est celle de Saffie et Andras, racontée dans *L'Empreinte de l'ange*, le tout dernier roman de la Canadienne Nancy Huston. La Deuxième Guerre mondiale et ses horreurs ne les a pas frappés de plein fouet lorsqu'ils se sont aimés, mais à la longue, les souvenirs s'interpelleront entre eux deux.

VOIR PAGE D 2: HUSTON

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

fête ses 10 ans.

Recevez un livre-cadeau à l'achat
de deux titres de la collection.

BQ

Offre valable jusqu'au 30 septembre 1998.

En vente chez votre libraire participant

Antonine Maillet
Pélagie-la-Charrette



Louis Hémon
Maria Chapdelaine



Félix-Antoine Savard
Menaud, maître-draveur



Germaine Guèvremont
Le Survenant



Rodolphe Girard
Marie Calumet



LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Constant
ou le libéralisme incarné

BENJAMIN CONSTANT

LA PASSION DÉMOCRATIQUE

Tzvetan Todorov
Hachette, Paris, 1998, 214 pages

«Libéral» — petit L — est aujourd'hui synonyme «d'acceptable». A preuve, la volonté de ces universitaires, comme l'Israélienne Yaël Tamir (*Liberal Nationalism*, Princeton University Press, 1993), — de passage à Montréal le mois dernier —, qui déploient des efforts considérables pour démontrer que certains nationalismes peuvent être conciliés avec le libéralisme.

Par ailleurs, plusieurs de ces penseurs (parmi lesquels on pourrait aussi classer le Torontois Will Kymlicka) ricant sans doute devant les thèses de Francis Fukuyama sur le libéralisme comme horizon indépassable de la pensée politique de l'après-guerre froide. Signe, selon ce dernier, d'une «fin de l'histoire». Mais les efforts de ceux-ci, voire leur acharnement, sont autant de preuves qu'il est très difficile aujourd'hui de se réclamer, en toute quiétude, d'un autre horizon de philosophie politique, que ce soit le marxisme, le conservatisme ou le romantisme. Comment, aujourd'hui, peut-on être autre chose que libéral?

Nulle surprise, donc, de lire Tzvetan Todorov : «La pensée politique de Constant correspond [...] de si près à nos démocraties actuelles: elle nous paraît si naturelle que l'on a du mal à la percevoir».

Le chercheur au CNRS tente ainsi de s'expliquer le silence relatif autour de Benjamin Constant (1767-1830), homme politique et littérateur français du dernier siècle, déplorant qu'il «n'occupe pas la place qui lui revient» dans l'histoire des lettres françaises, «c'est-à-dire l'une des plus prestigieuses».

Mais quelle est cette pensée d'apparence si contemporaine? Todorov a le mérite de l'exposer clairement, avec nuances. Selon lui, Constant opère une synthèse brillante des positions de Rousseau et de Montesquieu. Du premier, Constant retient la nécessité que les lois soient librement consenties. Seul est légitime le pouvoir découlant de la «volonté générale». A ce fondement rousseauiste, Constant annexe la tradition montesquieuque: le pouvoir ne doit pas être illimité.

A la lumière de l'expérience, toutefois, il cherche à corriger ses grands prédécesseurs en intégrant la question de la liberté individuelle. Constant, rappelons-nous, est l'auteur de la fameuse distinction entre «liberté des Anciens» et «liberté des Modernes», qui recèle une sévère critique de la pensée rousseauiste.

Deux libertés

La conception ancienne de la liberté passait par l'autodétermination d'une cité face

aux autres et impliquait une participation politique intense des citoyens. La seconde, moderne, met plutôt l'accent sur l'autodétermination des individus composant le corps social.

Cette distinction a amené Constant à mettre la Terreur de Robespierre sur le compte de Rousseau, qu'il qualifia du reste de «fauteur de despotisme». Aux yeux de Constant, cette dérive se produisit lorsqu'on tenta d'importer la liberté des Anciens, qui faisait fi de la liberté individuelle, dans le monde moderne.

Todorov ajoute: «L'erreur de Rousseau est, selon Constant, dans l'abstraction de son système: il a oublié que, en pratique, la volonté générale sera déposée entre les mains de quelques individus seulement et que ce fait rend tous les abus possibles.»

A ces dérives potentielles, le vaccin montesquien de la limite du pouvoir par le pouvoir s'avère, pour Constant, indispensable. Mais insuffisant. «Comment borner le pouvoir autrement que par le pouvoir?», s'interroge-t-il. Solution: par l'établissement d'une Loi fondamentale, une Constitution, qui énonce et précise l'étendue possible de toutes les lois et de tous les pouvoirs. La théorie de Constant présage donc les révisions constitutionnelles contemporaines, par des juges, au nom des droits individuels.

Mais attention: sa solution n'est pourtant pas que juridique. Constant insiste sur une «vigilance de tous les instants». Ainsi s'explique sa vie politique très active. «Ecrire des constitutions, ou réfléchir à leur sujet», est l'une de ses passions les plus ardent. Mais il s'engage dans la vie politique du pays chaque fois que les circonstances le permettent.

Constant, conclut Todorov, est celui qui articule les principes de Rousseau et de Montesquieu, «qui les confronte à l'expérience réelle de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, qui donne ainsi chair aux abstractions.»

Le libéralisme incarné

Donner «chair». J'ai noté, souligné. L'espace me manque ici pour décrire davantage les autres dimensions du fascinant personnage Constant, philosophe incarné. En vrac: avec *Adolphe*, il marque une étape importante du roman français, celui de l'anti-hérosisme. Aussi, l'énergie qu'il met à se comprendre, dans son journal, fait que «Constant continue avec éloquence la tradition de Montaigne», note Todorov.

Bref, le libéralisme de Constant profite et se nourrit de multiples perspectives sur la réalité. Nul corps de doctrine, ici. Ce libéralisme, bien qu'attaché à des principes fondamentaux, n'en demeure pas moins une «attitude» plus qu'une idéologie. Faite, certes, de foi en la liberté, elle doute sou-

vent et accorde une grande attention au choc de l'expérience, du concret. Elle a conscience des limites de la raison humaine, ce que le projet de Todorov a le mérite de faire ressortir.

Constant, individualiste? Oui, mais. «Aucune aspiration à la maîtrise totale, à la domination fière ne se dégage de cette œuvre ouverte; loin de se présenter comme un être autosuffisant, Constant reconnaît sa vulnérabilité et sa dépendance à l'égard des autres.»

Peut-on en dire autant de plusieurs libéraux contemporains, tapés dans leurs constructions abstraites et si souvent jargonneuses? On dirait parfois, aujourd'hui, que l'essence du libéralisme desséchée, réduite à la désincarnation totale. Était-ce vraiment le destin du libéralisme de prôner le seul attachement aux idées pures? Au bout du compte, le libéralisme se réalise-t-il vraiment dans une démocratie réduite à la procédure, dans un patriotisme exclusivement «constitutionnel»?

La redécouverte du libéralisme de Constant fait ressortir le fil d'une tradition libérale ouverte à «l'incarnation». A visage humain. L'inverse de ce que certains, à la faveur de l'effondrement du communisme, sont tentés de faire d'une tradition qui méritait beaucoup mieux: une «idéologie libérale». Contradiction dans les termes dont on prend conscience, au demeurant, lorsqu'on retourne à Constant, tout autant qu'à Tocqueville ou à Aron.



Antoine Robitaille

Foi
en la liberté
et conscience
des limites
de la raison



SOURCE HACHETTE

Benjamin Constant

HUSTON

Source de bonheur intense pour celle qui l'a écrit

SUITE DE LA PAGE D 1

«Comment comparer les souffrances? La souffrance de chacun est la plus grande», écrit le Suédois Göran Tunström, cité par Nancy Huston en ouverture de *L'Empreinte de l'ange*. Clef de voûte de tout cet ouvrage qui se situe dans le Paris d'après-guerre, à peine douze ans après la clôture officielle de la Seconde Guerre mondiale, trop tôt encore pour que les plaies soient pensées — le sont-elles jamais? —, Nancy Huston interroge ses lecteurs: quelle souffrance est la pire? La vôtre, maintenant, celle de votre voisin, hier, celle de nos ancêtres, des victimes d'un génocide d'antan, des cibles d'atrocités de guerres récentes, d'un enfant, d'un vieillard?

Après *La Virevolte*, *Cantique des Plaines* (Prix du gouverneur général en 1993), le Goncourt des lycéens *Instruments des ténèbres*, Nancy Huston présente *L'Empreinte de l'ange*, elle-même étonnée que ce livre soit sa propre création: «C'est très bizarre, j'ai parfois l'impression que ce livre n'est pas de moi. C'est un peu comme si c'était un cadeau qui m'avait été fait et que je l'avais uniquement transmis. Je n'y ai pas été personnellement impliquée, avec toutes les souffrances qu'il entraîne.»

Livre sur la souffrance, mais libérateur et source de bonheur intense pour celle qui l'a écrit, et au moment où elle l'a écrit. «Entre deux livres, je souffre notamment d'une certaine

tendance à la négativité, mais quand je suis dans un livre, je suis très heureuse. Parfois, je me dis que tout le poison que j'accumule dans mon système, je le mets dans le livre, les personnages l'absorbent, et moi, j'en suis dégagée, je me sens en harmonie avec le monde, en paix avec moi; c'est ce qui explique que mes livres sont tellement plus noirs que moi», ajoute l'auteure, ricaneuse. Vêtue de noir, oui. Mais éclatante dans le propos, le rire, la prunelle et le sourire.

L'Empreinte de l'ange relate donc la fuite de cette jeune Allemande, Saffie, 20 ans à peine, figée par les horreurs de la guerre, innocente mais coupable d'être née là plutôt qu'ailleurs, croulant sous le poids d'un fardeau de honte transmis d'une génération à l'autre. Choisisant Paris pour l'exil, souhaitant qu'un changement de décor éloigne aussi les souvenirs, elle frappe à la première porte venue, charme illico Raphaël, ce joueur de flûte que la vie a dorloté.

Raphaël amoureux de Saffie et qui, de marbre et de glace devant ce qui l'entoure, accepte de l'épouser, puis attend un bébé. Existence terne, silence de Saffie, exaspération de Raphaël qui voudrait pénétrer le mur qui entoure sa frêle femme, percer le mystère de son mutisme. Naissance d'Emil. Promenade dans Paris, et puis rencontre avec András. D'escapade furtive en mensonge éhonté, András et Saffie bâtissent leur amour, construisent leur adultère, avec Emil comme témoin de cette folle et belle et douloureuse escapade.

Le doigt de l'ange

Étendu tout près de Saffie, András suit du bout de son index la délicatesse de son profil, la douceur de ses traits, interrompant son geste dans la fossette située entre la racine du nez et des lèvres.

«C'est ici, dit-il, que l'ange pose un doigt sur les lèvres du bébé, juste avant la naissance — Chut! — et l'enfant oublie tout. Tout ce qu'il a appris là-bas, avant, en paradis. Comme ça, il vient au monde innocent...»

«Et ça s'arrête quand, l'innocence? demande Saffie d'une voix rêveuse, re-

muant à peine les lèvres sur lesquelles le doigt d'András est encore posé. Toi, tu es innocent?»

Tous deux porteurs de secrets familiaux et personnels rivalisant en horreur, Saffie et András ne seront pas en mesure, malgré leur amour, de partager leurs souffrances respectives, demeurant centrés sur leur propre douleur, l'un incapable de comprendre entièrement le passé de l'autre, lui le juif, elle l'Allemande.

«Il suffit d'un peu de distance géographique pour être indifférent, j'ai toujours été fascinée par ça, explique Nancy Huston, que l'actualité d'ici, de là-bas, d'ailleurs, passionne. En vieillissant, je m'identifie avec de plus en plus de monde. Les frontières se repoussent de plus en plus, et je suis toujours davantage bouleversée par les histoires individuelles, celles qui se passent hier, mais celles qui se passent maintenant aussi, et sur lesquelles nous avons un pouvoir.»

Pour plonger dans l'histoire de Saffie, András, Raphaël et Emil, Nancy Huston a dévoré des briques, se nourrissant de l'histoire, des témoignages, choisissant de faire revivre les conflits entre la France et l'Algérie depuis le point de vue des Parisiens de 1957.

Dans ce livre, admirablement écrit, mais surtout intelligemment dérangeant, Nancy Huston ne guide pas ses lecteurs par la main mais les traite en individus responsables, dont les actes et les croyances doivent être tout à fait conséquents. Si la fin — percutante, dérangeante — ne peut ici être révélée, il faut à tout le moins noter la présence de cette narratrice, l'auteure, interpellant ça et là les lecteurs, comme pour leur rappeler qu'ils ne sont pas imperméables à toute cette souffrance que porte le récit et qu'ils participent, en quelque sorte, à des actes qu'ils sont souvent prompts à condamner.

Du roman au grand écran

De passage à Montréal la semaine dernière pour promouvoir son livre, Nancy Huston faisait d'une pierre deux coups puisqu'elle flânait

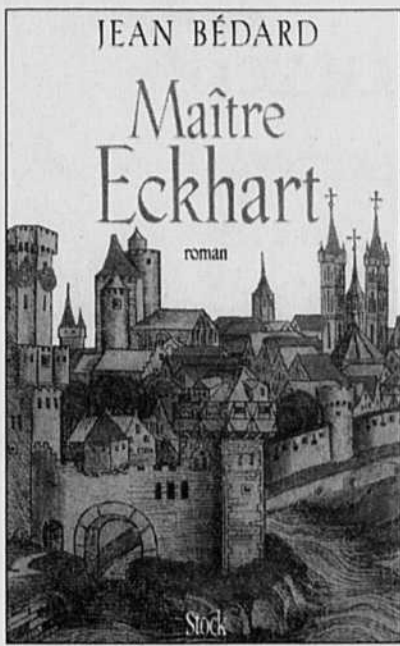
également du côté du tournage d'*Empreinte-moi*, le film de Léa Pool, dont le scénario a goûté à la touche littéraire de l'écrivaine. Aux côtés notamment de la comédienne Pascale Bussièrès, elle y joue le rôle d'un professeur dévoilant à ses élèves adolescentes les secrets de la grammaire anglaise. «Je n'essaie pas de jouer la prof puisque je l'ai moi-même été. Ce n'est pas un rôle de composition. Et de toute façon, les gens sont beaucoup plus acteurs qu'ils ne le croient, les profs jouent les profs, les mères jouent les mères à certains moments. On n'est pas toujours soi-même dans la vie, sauf quand on écrit.»

Éreintant, l'univers cinématographique. Envahissant, puisque de son pupitre d'écrivaine et du silence de sa maison, elle passe à un plateau grouillant de monde et à une caméra rivée à ses moindres faits et gestes. Le cinéma lui plaît mieux de l'autre côté de la caméra, à l'étape de l'écriture. Prochaine, sur les écrans français, *Voleur de vie*, réalisé par Jacques Rivette — mettant en vedette Béart et Bonnaire —, est cocénarisé par Nancy Huston, une expérience qui l'a transportée à cause du défi de «tout faire passer par le dialogue». Mais le bonheur ultime serait sans doute de marier deux passions en faisant passer *L'Empreinte de l'ange* du format poche au grand écran. Croisons les doigts...

En attendant ce privilège ardemment souhaité, Nancy Huston se prête de bonne grâce aux entretiens entourant son œuvre et son personnage, apprivoise le médium cinéma tout en sachant déjà que ce n'est pas là qu'elle vogue en paix, espère que les lecteurs auront été un brin dérangés par sa littérature. «Je pense profondément que les écrivains feraient mieux de ne chercher leur récompense que dans le travail lui-même, parce que c'est là qu'on le trouve assurément.»

L'EMPREINTE DE L'ANGE

Nancy Huston
Actes Sud/Leméac
Arles-Montréal, 1998, 328 pages



BÉDARD

Contradictions documentées

SUITE DE LA PAGE D 1

L'écrivain affirme avoir bien documenté ces contradictions et ces paradoxes au contact des jeunes en détresse. «Comme travailleur social, je me suis rendu compte que la modernité ne fonctionnait pas. Quand on se met à pomper l'eau de la cale pour permettre aux gens au fond de respirer un peu, on se dit que rien ne va dans le monde moderne et que l'avenir devrait être différent. Et pour construire autre chose, il faut retourner aux fondations, à Maître Eckhart.» Dans son nouvel ouvrage, en gestation, il s'attaque directement à quelques travers de l'état social actuel, à l'aide d'une fable allégorique où il est question de différentes planètes de Moderna.

Mais pourquoi avoir d'abord choisi de retourner aux sources par la voie d'un roman, au lieu d'un essai ou d'une biographie? «Au fond, il n'y a que quelques histoires qui se croisent dans l'histoire de l'humanité», répond l'auteur. Pour moi, un romancier, c'est quelqu'un qui attrape une de ces histoires et en souligne l'importance.»

Lui-même a découvert Eckhart après ses années d'études, en philosophie, à l'université, après s'être intéressé aux philosophies orientales. «Par hasard, j'ai lu des citations de Maître Eckhart et c'a été une révélation. En le déterrante, je me suis rendu compte que bien des penseurs et des savants remettent Maître Eckhart à l'ordre du jour en philosophie, mais aussi dans les sciences comme la physique, parce que Maître Eckhart est un poète. Et qu'est-ce qu'un poète? C'est quelqu'un qui se met à nu devant l'univers, quelqu'un qui établit un lien profond entre son univers intérieur et l'univers extérieur. Ce qui signifie que l'être humain est capable de saisir la profondeur et même le tréfonds de l'univers.»

Un travail de moine

Jean Bédard a mis huit ans à compléter ce premier roman. Il s'est soumis à un véritable travail de moine pour assurer les assises comme les moindres détails de sa reconstitution, ce qui permet par exemple de décrire les outils utilisés pour le travail aux champs ou les vêtements des protagonistes. Il a beaucoup lu, «des centaines de livres», constitué

des fiches documentaires et utilisé Internet. «J'ai attendu de devenir une personne du Moyen Âge puis j'ai plongé dans l'écriture.» Après une première version, écrite en quelques mois à peine, il a pris un an pour retravailler son texte et vérifier les détails une dernière fois. Finalement, Jean Bédard a consulté un «groupe de validation», formé d'amis, philosophes, romanciers ou historiens.

Le manuscrit a été envoyé chez Stock et dans une maison québécoise. Celle-ci a mis presque un an à se décider; l'éditeur français a réagi positivement en un mois à peine. L'ouvrage pourrait paraître en version anglaise, italienne et allemande.

Mais le plus fascinant, c'est que le résidant du Bic a écrit cette brique et l'a fait publier en France sans jamais avoir visité les lieux de son récit. On répète: Jean Bédard, le passionné d'histoire et de culture européennes, Jean Bédard l'Européen en exil, Jean Bédard qui aura bientôt 50 ans n'est allé en Europe pour la première fois de sa vie qu'après la parution de son *Maître Eckhart*! «Je me suis fié aux photos, dit-il. Et en visitant le Béguinage, à Bruges, je me suis rendu compte que je ne m'étais pas beaucoup trompé. Je n'ai même pas été surpris ou déçus. J'avais l'impression de rentrer dans mon roman.»

En fait, c'est le savant belgo-russe Ilya Prigogine, Prix Nobel de chimie en 1977, qui lui a permis de confronter sa fiction à la réalité. Le romancier a été invité par le grand spécialiste de la thermodynamique, coauteur de *La Nouvelle Alliance*, à participer à un colloque pluridisciplinaire sur les fondements des sciences. Il a bien sûr parlé de Maître Eckhart. «J'ai lu un livre de Prigogine et j'ai répondu à une question qu'il posait, dans la perspective de Maître Eckhart. A ma grande surprise, Prigogine m'a répondu. Nous avons correspondu pendant trois ans. Au séminaire, j'étais le seul du Canada et l'un des seuls non-scientifiques...» C'est simple, mais cela dit l'essentiel. «Jean Bédard est Canadien. Maître Eckhart est son premier roman.»

MAÎTRE ECKHART

Jean Bédard
Stock, Paris, 1998, 352 pages



À l'occasion de la parution de
«Le philosophe et la
mémoire du siècle
Entretiens avec Georges Leroux»,
venez rencontrer
Raymond Klibansky

le dimanche 7 juin
à compter de 15h00 à la
librairie Gallimard,
3700 boulevard Saint-Laurent.

Commandez
vos livres
chez
Renaud-Bray

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : sad@renaud-bray.com

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Histoires de couple

PROMENADES

Sylvie Chaput
L'Instant même
Québec, 1998, 108 pages

Après avoir publié en 1996 une vaste fresque historique, *Les Cahiers d'Isabelle Forest*, qui relatait l'amour exaltant d'une femme peintre pour l'écrivain Philippe Aubert de Gaspé fils, Sylvie Chaput, dans *Promenades*, raconte un tout autre couple, qui se débat tant bien que mal avec son époque: Hélène et Louis sont «de véritables baby-boomers», nés en 1951. Leur petite histoire se déroule en trois temps qui sont autant de «promenades», présentées en alternance: l'heure des bilans, en 1996, après neuf ans de vie commune; le rappel d'une courte séparation, quatre ans plus tôt, à l'occasion d'un voyage-escapade d'Hélène et de son amie Monique aux États-Unis; enfin, l'évocation de certains épisodes de leur jeunesse, de leur rencontre et de leur vie commune.

Hélène et Louis s'aiment-ils? Ils ont en tout cas des connivences et des mécontentements, qui tiennent à peu de chose: ils aiment tous deux certaines musiques, et le chocolat; Hélène est frileuse, Louis non; il est résolument carnivore alors qu'elle préfère les fruits de mer et les salades. Mais ils «avaient toujours en commun quelques opinions, quelques principes, quelques valeurs»: mince bagage, dont ils s'accrochent plutôt bien.

Ils ont été indépendantistes dans leur jeunesse — Louise a posté des tracts et Louis a fait partie d'un groupuscule de gauche — et le sont restés, même si les débats politiques actuels les agacent; ce sont «des purs et durs... tièdes», à l'image des Québécois francophones dont ils soulignent plaisamment le goût pour les dualités paradoxales. D'ailleurs, l'effervescence des années soixante se résume pour eux à quelques slogans de Mai 68. «Il fallait changer toute la société mais on était sûrs de réussir. Belle contradiction!», se rappelle Louis en songeant à son jeune fils qui aura à affronter une conjoncture bien moins commode. Finalement, qu'ont-ils tiré des bouleversements sociaux et idéologiques auxquels ils ont assisté dans leur jeunesse? Ils sont devenus... «électriques — trait qui se manifeste notamment dans leur garde-robe, où l'on trouve à la fois des vêtements de chez Simons et de chez Croteau». C'est le bilan de leur jeunesse: au besoin, du chic ou du cheap...

Empiristes par commodité

Ils ont peu à dire de leurs familles, si ce n'est que leurs parents étaient bons, ni du climat religieux de l'époque — ils sont nés en 1951 —, qui n'a eu apparemment aucune prise sur eux: lorsqu'ils discutent de l'au-delà, ils se contentent de l'imaginer à leur convenance, sans même faire allusion au ciel, au purgatoire et à l'enfer, dont ils ont pourtant bien dû entendre parler. Ils sont empiristes par commodité, sans même s'en rendre compte. Curieux, pour des intellectuels dont on nous dit qu'ils ont lu des «tas» de livres...

Hélène et Louis ont des points de vue, souvent superficiels; mais d'idées véritables, point. Ils ont des souvenirs, mais pas de mémoire. Ils ont vécu des tournants de l'Histoire comme si de rien n'était, sans en être marqués sur le moment, et n'en ont conservé que peu de traces par la suite. Et tout compte fait, ils se débrouillent plutôt bien: ils ont une petite maison et un emploi. Louis est comédien; Hélène, qui a fait quelques études de lettres, est vendeuse de brocante. Il y a des nuages dans le couple, mais ils sauront sans doute les écarter, ces *baby-boomers* qui se promènent en effet dans l'existence comme s'il s'agissait d'une randonnée aléatoire, parsemée d'incidents qui les affectent somme toute assez peu.

Les personnages de *Promenades*, décrits avec une pointe d'ironie, sont peut-être des représentants un peu trop typiques de leur génération, qui est aussi celle de Sylvie Chaput. C'est ainsi qu'elle a choisi de les dépeindre, gentils et plutôt superficiels, an-historiques, même si «on aimerait les imaginer autrement».



Robert Chartrand

Des représentants un peu trop typiques de leur génération

L'AMOUR EN PANNE

François Cloutier
Éditions du Choucas
1998, 157 pages

François Cloutier a été une figure bien connue au Québec dans les années 60 et 70. Ce psychiatre de formation a animé des émissions de radio et publié des livres de vulgarisation sur la santé mentale avant d'être ministre de l'Éducation et des Affaires culturelles dans le gouvernement de Robert Bourassa. Il vit en France depuis 1976, où il se consacre à la sculpture.

L'Amour en panne est moins une histoire de couple que l'examen romancé de la violence des hommes contre les femmes. L'anecdote de départ s'inspire d'une situation que Cloutier a vécue: un homme se serait un jour présenté à son cabinet et lui aurait avoué qu'il venait de tuer sa femme. On se serait attendu à ce que ce dernier soit le personnage principal du roman; or c'est plutôt du médecin — un généraliste — qu'il sera question.

Après avoir appelé les policiers qui écrouent l'assassin, il tentera sans succès de se renseigner sur cet homme, auprès de la sœur et du père de celui-ci: il se sent avec cet étranger d'obscures affinités. La brève rencontre des deux hommes n'est en fait qu'un prétexte au bilan que le médecin va faire de sa propre vie. Il s'examine, se souvient et tente de (se) comprendre.

Ce regard d'un homme vers son passé, tout lucide qu'il se veuille, n'est pas sans complaisance. Père absent, mari indifférent — et méprisant à l'occasion —, il a eu de nombreuses aventures jusqu'à cette liaison plus récente avec une toute jeune femme qui le vouvoie... Ses souvenirs d'enfance sont «typiques»: un père dur, un petit frère dont il a été jaloux, une «scène primitive» qu'il a surprise. En art il été traumatisé de quelque manière? Il ne saurait le dire.

La violence des hommes

Sous le couvert de cette fiction romanesque, on devine

aisément le propos de François Cloutier. Son personnage émaille son examen de conscience de considérations d'ordre psychanalytique et anthropologique: il s'agit ici de montrer — voire de démontrer — que la violence des hommes est universelle, profondément atavique; elle serait là, tapie dans leurs gènes, depuis toujours. On s'étonne d'ailleurs que le médecin n'accuse pas au passage la testostérone...

Il y a donc chez ce médecin, comme en chaque homme, un mâle assassin qui sommeille. Le fatalisme remonte loin, et il pèse lourd ici, y compris sur les rapports entre les hommes et les femmes, puisque l'amour est «un compte à régler entre l'homme et la femme, [...], une querelle ancienne [...] inscrite dans la nature humaine, conséquence d'un long itinéraire, à travers les formes plus ou moins différenciées, de l'amibe au poisson à branchies, du primate à l'humain».

Mais paradoxalement, le hasard compte tout autant que la fatalité. Car l'homme est également à la merci du moindre incident de parcours: «Un seul regard suffit pour tout perdre.» Ainsi bardé de ses gènes et cautionné par le hasard, l'homme du roman de François Cloutier s'avance vers les femmes pour les posséder à sa convenance, les traiter de salopes et de putains, puis les tuer éventuellement, le pauvre...

L'auteur a sans doute voulu laisser entendre que tous les hommes devraient se sentir responsables des violences des autres, mais ce faisant, il donne à l'assassinat du début du roman et aux pulsions violentes du médecin la double caution de l'universalité et de l'éternité. Ce dernier n'est finalement qu'un bourgeois pétri de mauvaise foi et de bonne conscience, qui s'efforce d'aureoler sa mesquinerie de grandeur humaniste. Ce médecin est un tyran au petit pied, qui aurait eu tout intérêt à méditer la citation du Jules César de Shakespeare, citée en exergue du roman: «La faute, cher Brutus, n'est pas dans nos astres / Si nous sommes esclaves, mais en nous.»

HISTOIRE

Le véritable Islam

L'ISLAM DANS L'HISTOIRE MONDIALE

Marshall G. S. Hodgson
Essais réunis, traduits de l'anglais et préfacés par Abdesselam Cheddadi
Éditions Sindbad / Actes Sud, Arles, 1998, 299 pages

NAÏM KATTAN

Marshall Hodgson est un historien mort il y a 30 ans alors qu'il n'avait que 47 ans. Professeur à l'université de Chicago, il a publié un grand ouvrage, *The Venture of Islam*, dans lequel il nous convie à une révision de notre étude de l'histoire. Ses prémisses paraissent simples, voire évidentes, alors qu'elles sont révolutionnaires. Il propose une vision de l'histoire comme un ensemble reliant toutes les parties du monde. Il s'applique ainsi à étudier l'histoire de l'Islam dans le cadre de l'histoire universelle. Les conséquences sont considérables.

D'entrée de jeu, il récuse l'histoire telle qu'elle est généralement enseignée, celle qui considère l'Europe occidentale comme le point central. D'après lui, l'Europe était un élément extérieur, périphérique et insignifiant par rapport à l'Afro-Eurasie, et ce n'est qu'à partir de l'an 1500 qu'elle a atteint le niveau des autres civilisations.

Hodgson s'emploie à dissiper une autre idée reçue: l'identification de l'Islam à l'arabisme. Il est vrai que l'expansion initiale de cette religion s'est effectuée dans ce qui est aujourd'hui le Proche-Orient. Mais l'empire abasside de Bagdad n'a duré que du septième au dixième siècle. Or les historiens, y compris ceux du monde arabe, considèrent la période suivante comme celle de la décadence. C'est le contraire que constate Hodgson. Trois empires ont par la suite affirmé le règne de l'Islam dans une partie considérable du monde: l'ottoman au Proche-Orient, le safavide en Iran et le moghol en Inde. La langue arabe n'y a pas prédominé et était réservée à la lecture du texte sacré: le Coran, à la prière et à la loi, la *shari'a*. Des cultures florissantes s'étaient épanouies en persan, en turc et en ourdou. Hodgson souligne, à juste titre, la poésie persane, l'architecture des Moghols dont l'un des joyeux est le Taj Mahal.

L'auteur cherche à comparer la civilisation islamique et celle de l'Occident chrétien, issues toutes deux d'une ère agraire. L'Islam, régnant sur des sociétés nomades et tribales, a institué des communautés égalitaires régies par la loi. Par contre, la société occidentale est héritière d'une hiérarchie féodale.

La modernité a bouleversé les assises de toutes les sociétés. Le lien avec le passé, l'intégration de l'héritage pose aujourd'hui des problèmes à toutes les sociétés. Selon Hodgson, le lien avec l'héritage pose autant de problèmes à l'Occident, même si «la relative facilité de la transition a marqué le problème de la continuité en atténuant la douleur plutôt qu'en l'éliminant [...] Les Occidentaux peuvent voir leurs problèmes reflétés sous une forme plus claire, plus pure, et d'une certaine façon plus vraie, quand on regarde la question de la continuité dans l'Islam».

Ainsi, si le monde est un dans son passé, il l'est davantage dans son accès à l'avenir.



Découvrez le bonheur de lire O'BRIAN

Des romans de la mer qui entraînent le lecteur bien au-delà des océans...



DÉJÀ TRADUITS : Maître à bord, Capitaine de vaisseau, La Surprise, Expédition à l'île Maurice, L'île de la Désolation

« Son œuvre remplit avec noblesse les trois grandes fonctions de l'art : distraire, édifier et susciter l'admiration »

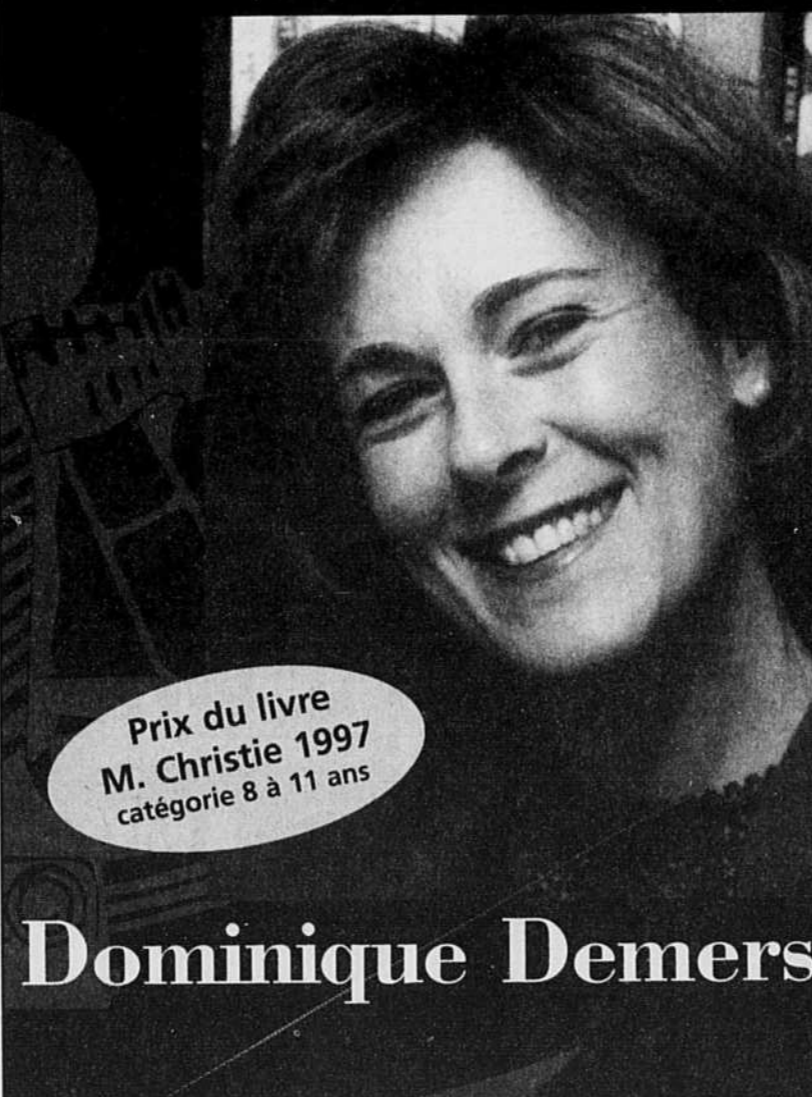
Stephan Becker, *The Paris Review*

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

Félicitations !

PAULINE GILL

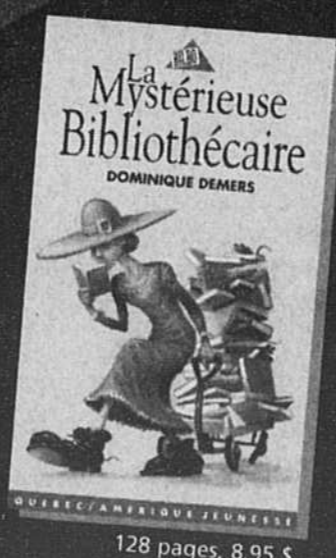


Prix du livre M. Christie 1997 catégorie 8 à 11 ans

Dominique Demers

Lauréate du Prix du livre M. Christie 1997 du meilleur livre français dans la catégorie 8 à 11 ans pour *La Mystérieuse Bibliothèque*.

Un délicieux récit pour enfants qui traite avec humour d'un sujet brûlant d'actualité : l'importance des bibliothèques et le rôle des bibliothécaires auprès des jeunes.



128 pages, 8,95 \$



Une fresque historique et familiale captivante. Un hommage à toutes les femmes qui font avancer le monde.



roman 616 pages, 29,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE www.quebec-amerique.com



vib éditeur La passion de la littérature

J'AI LE GÔUT DE L'ÉTÉ

QUÉBEC AMÉRIQUE JEUNESSE

Anique Poitras

La Chambre d'Eden (tome 1)

Le coup de cœur des jeunes : la suite tant attendue de **La Lumière blanche** et de **La Deuxième Vie**. Rarement un livre aura suscité un tel engouement. Vos adolescents en raffoleront!

«Anique Poitras a le tour de raconter, de nous attacher à son héroïne et de nous la faire aimer. [...] L'écriture est vivante et fluide, verte et vibrante.»
Gisèle Desroches, *Le Devoir*



NOUVEAUTÉ

204 pages, 9,95 \$

Marcia Pilote

Émilie, le jour et la nuit

La comédienne Marcia Pilote ajoute une autre corde à son arc! Voici le premier titre de la nouvelle collection Watatow qui présente des histoires inédites vécues par les personnages de la série télévisée. Avis aux amateurs.

Un roman dans lequel trois générations de femmes s'entrecroisent, chacune permettant aux deux autres d'être plus fortes et plus belles.



NOUVELLE COLLECTION!

136 pages, 8,95 \$

François Barcelo

Premier boulot pour Momo de Sinro

François Barcelo signe ici un premier roman... jeunesse. Voici Momo, un personnage dont les péripéties feront à coup sûr la joie des jeunes lecteurs.

Un récit débordant d'humour dans lequel notre héros apprendra qu'un octogone a huit côtés, que l'art abstrait n'est pas le résultat des cataractes de l'artiste et que les plus jolies femmes sont souvent les plus jeunes mariées.



NOUVEAUTÉ

119 pages, 8,95 \$

LIVRES

LA CHRONIQUE

Une reddition inconditionnelle

Le grêbe à bec bigarré s'est posé en douceur sur notre lac, au crépuscule. Nous ne l'avions pas encore vu chez nous, ce-lui-là, et nous l'observons, sur l'eau couleur d'étaim. Il pousse un petit cri de grenouille en s'enfonçant dans les roseaux, et l'on voit luire d'une faible clarté de phosphore les plumes de ses ailes, qui faisaient autrefois la joie des modistes et des chapeliers. Le grêbe construit un nid flottant sur l'eau tranquille d'un étang ou d'un marais et coule une vie timide et besogneuse de fouilleur de vase. Au sortir de l'eau, son plumage lustré rappelle la fourrure soyeuse de la loutre. Il s'envole en marchant sur l'eau et gagne le ciel maladroitement, comme une poule qui aurait réussi, de peine et de misère, à sauter la clôture. Nous le regardons disparaître entre les branches, dans le plus parfait silence, visiteur très discret, petit ange magnifique et insaisissable... Puis nous nous remettons à parler, de lui, de l'émotion qu'il a fait naître en nous, de notre lac, du jardin, des travaux à entreprendre demain (un de nos peupliers s'est écroulé sur la vigne, il faudra ressortir la scie!).



Robert Lalonde

Cette aisance de conteuse qui a tout appris par oreille

autres, à la manière des histoires de Schéhérazade, déroulent scènes de chasse et de braconnage, battues sur les hauts plateaux du Kenya, conversations en swahili et en français avec Farah, son serviteur qui lui a sauvé la vie, avec Deny Finch Hutton, chasseur et pilote de brousse, son amant par intermittence, qui *«laisse ses os dans la terre d'Afrique»* après que son avion se fut écrasé dans la jungle. (*«La mort suit l'homme heureux comme un maître tyrannique.»*)

Nulle part retrouve-t-on, comme chez Karen Blixen, cette bienveillance inquiète, cette attention subtile et grave aux êtres et aux choses, cette aisance de conteuse qui a tout appris par oreille, aussi bien les musiques d'Afrique que les chuchotements des poètes, «en contact direct avec Dieu». (*«En face d'un lion, on éprouve toujours à la fois une surprise bouleversante et le sentiment d'un revoir. Je me souviens de chacun des lions que j'ai rencontrés.»*) Blixen se souvient bien, se souvient très précisément, et c'est cette clarté, ce mouvement, ce naturel qui ne trompe pas, cette vigilance à pister le surnaturel dans la plaine brumeuse qui nous délivrent, au fur et à mesure de la lecture de son livre, de ce *«grand poids d'incompréhension»* dont parle Pessoa.

Blixen parle de la chasse et de l'amour avec les mêmes mots: *«C'est un profond et brûlant désir mutuel, une respectueuse entente entre deux créatures sincères et indomptables.»* L'ennui est celui de ses dons qu'elle craint le plus, avec son cortège d'idées fixes et parfois dangereuses. *«Règle générale, écrit-elle, nous, Européens, n'avons pas peur de projeter la lumière sur nos mécanismes les plus secrets et faisons brûler cette lumière aveuglante sur des yeux sombres, qui sont comme des colombes au bord du ruisseau. Nous faisons naître chez eux l'irrésistible nostalgie des Ténèbres... Face à face avec cette muette détermination africaine, nos pensées européennes cherchent désespérément à la caractériser par des mots, de même que l'homme du conte de fées qui, lutinant contre le troll, devait trouver le nom de son adversaire pour le clouer sur place s'il ne voulait pas périr lui-même...»* On ne saurait mieux décrire — et fustiger — cette terreur fascinée qu'exerce sur nous le continent africain, avec ses rituels sacrés, ses jungles impénétrables, son ordinaire douloureux et sauvage, son *«rire fantasque qui submerge tout»*.

Les forces de la vie

Déjà, dans *La Ferme africaine*, son livre le mieux connu, paru en 1937, Blixen était cet écrivain qui *«vole librement, nage sans effort et écrit comme on rêve»*, sûre de ce pacte signé depuis toujours avec les puissances fantastiques, sauvages et créatrices de la fantaisie, *«celles qui gouvernent le monde»*. Son petit livre de souvenirs, paru un an à peine avant sa mort, montre bien à quel point l'auteur a incorporé à sa propre nature *«les forces obscures et dangereuses de la vie, les a illuminées et transformées mystérieusement, les a imprégnées de suavité»*.

Le style à la limpidité et la profon-

deur de l'eau dans un puits profond, celle de l'aube en Afrique. Blixen, chasseresse, est éprise du gibier qu'elle poursuit encore, à 70 ans, dans son froid Danemark natal, hantée par *«ces créatures qui manifestent sur la terre la gloire de Dieu»*. Hantée aussi par ces malentendus qui font de l'Afrique une légende menaçante (*«Pour que nous ayons raison, il faudrait changer les yeux des Africains.»*). Hantée par des rêves qui la plongent chaque nuit dans un univers familier, un monde qui lui appartient et dont elle fait partie d'une façon intime et profonde, comparable à son appartenance à la vie ordinaire (il faut lire ses *Contes d'hiver*, son extraordinaire *Dîner de Babette* et ses désopilants *Contes gothiques* pour savourer *«la suavité du mystère»*).

L'inconnu demeure, envers et contre toute domestication, inapprivoisable: *«La loi inexorable de mes rêves veut que les lieux ou les demeures chers à mon cœur, vers lesquels je cours, les amis irremplaçables et inestimables que je dois retrouver, me soient inconnus jusqu'à présent.»* On s'achemine toujours vers l'inexploré, l'inaccessible, même quand on voisine le coutumier, l'habituel. *«Où étions-nous quand les étoiles du matin chantaient ensemble leur joie? Savons-nous où les routes se séparent, où habite la lumière et où les ténèbres ont élu domicile?»*

Le vent est tombé

La lune — une mince griffe d'argent pâle — apparaît dans la fenêtre. Le vent est tombé. A présent, j'entends distinctement le chant flûté des reines et des gigotements du chien qui cherche *«sa place»* sur la galerie, l'endroit douillet où faire sa nuit. Il va pleuvoir, ça se devine à la fraîcheur de l'air qui sent la mousse. *«Le navire a renoncé à lutter contre le vent et les flots, il s'est fait leur allié, écrit Blixen. Et voici que sa voile se gonfle et qu'il vogue joyeux et confiant au milieu des vagues soumise. Vogue-t-il de son propre chef ou bien obéit-il à des forces extérieures à lui? Qui peut le dire?»* Ainsi l'Africaine évoque-t-elle sa vieillesse apaisée, cette *«reddition inconditionnelle»* qui est une victoire souveraine. *«Il m'arrive encore de penser, comme lorsque j'avais 20 ans et que je devais passer ma soirée au bal, que la journée est un espace de temps sans valeur ni signification... Pourtant, je sais bien que celui qui peut se détacher d'une mélodie suave sans aspirer à la connaître par cœur, celui qui peut voir une belle femme sans vouloir la posséder, celui qui peut rencontrer un noble gibier sans chercher à l'abattre n'a pas un cœur vraiment humain...»* Et la romancière reprend le chemin de l'Afrique encore, l'Afrique et sa tribu laissée là-bas, les amis inoubliables, les morsures de serpents, les danses guérisseuses, les vols de canards sauvages dans le ciel clair, *«les ombres sur la prairie»*, où patientent les songes...

Je me roule en boule sous le drap, espérant rêver de lions et de flamants roses, de regards sombres et bienveillants, de chants en swahili, de danses de réconciliation, échevelantes, soulageantes, de ma propre fantaisie enfin apprivoisée...

OMBRES SUR LA PRAIRIE

Karen Blixen
Gallimard, Folio n° 2727
Paris, 1962

ORNITHOLOGIE

Guide avial

INITIATION
À L'OBSERVATION
DES OISEAUX
Michel Sokolyk
Éditions de l'Homme
Montréal, 1998, 205 pages

Ce photographe de la nature, qui n'en est plus à ses premières armes, tente ici de faire partager sa passion pour les oiseaux dans un livre sur l'initiation à l'art de l'observation et de la photo de nature.

On y trouve forcément plein de détails sur la manière de s'y prendre et sur le matériel requis pour arriver à des résultats probants sans trop perdre son temps. On y représente 118 espèces présentes au Québec, parmi les plus courantes. Inutile d'insister sur la bonne qualité de la photographie, dont on se prend souvent à regretter le petit format des reproductions.

L'amateur qui veut s'initier à cet art aura toutefois intérêt à faire un choix entre un livre d'initiation proprement dit, comme celui-ci, d'accès facile et qui donne l'essentiel, ou l'acquisition d'entrée de jeu d'un excellent guide, complet, avec clés d'identification.

Louis-Gilles-Francœur

Les leçons de l'amour

- Père manquant: Fils et filles du silence
- Les hommes et leur mère
- Le drame des bons gars et des bonnes filles
- L'amour en guerre: Le couple est-il possible?



Guy Corneau

Conférences sur audiocassettes

14,95 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies.
Durée approximative: 90 minutes chaque cassette.

Les Éditions LOGIQUES

Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, de Condé, Montréal (Québec) H3K 2E4
Tél.: 933-2225 • Fax: 933-2182 • logique@cam.org • www.logique.com

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LIVRES

LE FEUILLETON

Le paradis des mirages

UN ÉTÉ À KEY WEST

Alison Lurie
Traduction de l'américain
par Céline Schwaller-Balay
Rivages, Paris, 1998, 277 pages



Jean-Pierre Denis

Lurie traque les nouveaux démons de notre civilisation

Voilà de retour cette grande dame de la littérature américaine (qu'elle enseigne depuis plus de 30 ans à l'université Cornell) après dix années de silence. Le public français l'avait surtout découverte à partir de la fin des années 80, au moment où les éditions Rivages publiaient, en 1987, *Liaisons étrangères* (Prix Pulitzer, 1985) puis, bientôt, *La Vérité sur Lorin Jones* (Prix Femina étranger en 1989). Nous en sommes aujourd'hui au onzième roman publié par les mêmes éditions, et l'enchantement tient toujours. Avec *Un été à Key West*, on retrouve la même écrivaine vive et sarcastique qui, de roman en roman, s'amuse depuis le début à faire le portrait satirique de son Amérique natale, à faire la critique aigre-douce de son milieu intellectuel (des Américains de classe aisée, intellectuels, artistes, professeurs d'université), surfant sur les modes de pensée du jour, les nouveaux engouements ou embrigadements idéologiques, sans jamais tomber dans la caricature.

Alison Lurie a le sens de la mesure et de l'humanité, même si les travers de ses congénères nous font parfois douter de leur humanité. Et c'est là une grande qualité. Une autre de ses grandes qualités, c'est la continuité dans ses romans. Alison Lurie n'aime parler que de ce qu'elle connaît bien ou a pu observer. On ne le lui reprochera pas. Depuis *Les Amours d'Emily Turner* (1962) jusqu'à *Un été à Key West*, en passant par *La Ville de nulle part* (1965), *Des gens comme les autres* (1969), *Confits de famille* (1974), *Comme des enfants* (1979) ou encore *Liaisons étrangères* (1985), c'est son Amérique qui défile devant nos yeux, avec ses vices, ses espoirs et ses mirages: l'adultère sans culpabilité, le mirage de la Californie, la sociologie appliquée aux sectes, les angoisses d'une épouse et mère de famille qui se dédie à l'écriture, l'éclatement d'un couple sur fond de guerre du Vietnam, le regard d'une enfant sur les jeux des adultes, etc., font partie de ses obsessions, ainsi que la question du féminisme, auquel elle avait déjà consacré son roman *La Vérité sur Lorin Jones*. En fait, pas exclusivement puisqu'il s'agissait surtout de décrire les tranches d'une biographe. Mais il a été reçu ainsi par la critique française qui a alors parlé de postféminisme et de critique cinglante des féministes de toutes les chapelles. Soit dit en passant, Alison Lurie n'a rien contre le féminisme, mais plutôt contre le «séparatisme» des sexes, qui conduit à l'exclusion et à l'absence de dialogue.

Un cancer

Ce roman, *Un été à Key West*, se développe autour de plusieurs personnages, dont les deux principaux sont Jenny, une femme de quarante-six ans, et son mari, Wilkie Walker, un ancien professeur d'université qui a atteint la notoriété en consacrant sa vie et sa plume à la défense des espèces en voie de disparition. Agé de soixante-dix ans et aujourd'hui à la retraite, Walker croit depuis quelque temps qu'il est atteint d'un cancer du côlon — ce qu'il se garde bien de dire à sa femme. Devant l'attitude de plus en plus étrange et froide de son mari, Jenny lui propose alors d'aller passer l'hiver à Key West, histoire de fuir l'hiver rigoureux de la Nouvelle-Angleterre et, peut-être, de relancer leur relation.

Quant à lui, une seule chose le préoccupe: ne pas tomber dans les griffes de la médecine pour devenir une victime «affaibli par la chimiothérapie et les rayons, se trimbalant pour le restant de ses jours avec un sac de plastique rempli de sa propre merde fixé à son corps par du sparadrap». D'ailleurs, cette mort qui le guette se confond dans son esprit avec toutes les autres: celle, lente et interminable, de l'environnement naturel, de la couche d'ozone, des forêts tropicales, des océans, de l'Afrique, des dealers dans les grandes villes et, bien sûr, son propre déclin... Aussi conçoit-il le projet de se suicider dans la mer en faisant croire à un accident. Je ne vous dis pas le nombre des occasions qu'il va rater, et l'humour doux-amer qui s'en dégage. Alison est ici à son meilleur.

Pendant ce temps, à Key West, sa femme s'ennuie et trouve de plus en plus difficile de vivre avec une ombre. Ne se croyant plus aimée,

elle va se rapprocher petit à petit de Lee Weiss, une ancienne psychothérapeute devenue propriétaire d'un hôtel réservé aux femmes et qui est lesbienne. Un amour va naître entre elles... Tout autour gravitent Molly Hopkins, une vieille dame de quatre-vingts ans, plutôt sans préjugés, qui s'est installée définitivement à Key West après la mort de son mari et qui se sent de plus en plus seule de son âge; Perry Jackson, un jeune et bel homosexuel qui a récemment découvert qu'il était séropositif et qui va hériter de la riche demeure de son mentor, un vieil homosexuel qui l'avait engagé comme jardinier; Barbie Mumpson, cousine de Perry, sorte de poupée sans tête qui débarque à Key West parce que son sénateur de mari la trompe avec une ancienne maîtresse; Gerald Grass, un poète qui est devenu quelque chose comme un «nigaud New Age», et puis d'autres encore, dont la tante de Perry et mère de Barbie, Myra, une femme de tête ayant des ambitions politiques et un très fort ascendant sur la famille.

Naturel et finesse

Ce qui est fascinant dans la menée de ce récit plein de rebondissements, c'est, d'une part, le naturel avec lequel tout cela se déroule (rien n'est forcé, et jamais nous n'avons le sentiment d'une incongruité ou qu'un personnage n'a pas sa place) et, d'autre part, la finesse avec laquelle elle développe ses personnages, leur donnant une épaisseur sans jamais tomber dans la psychologie ou l'explication savante sous couvert de description. Ils se dévoilent par ce qu'ils disent et font (il y a beaucoup de dialogues dans ce roman). Cette approche, bien américaine, est d'une grande efficacité et procure beaucoup de plaisir à la lecture.

On a vraiment le sentiment de suivre pas à pas une histoire (réelle ou possible), et on y croit d'autant plus que les ressorts dramatiques ou narratifs y sont parfaitement aménagés. Bien sûr, ceux qui aiment une écriture allusive, suggestivo ou encore métaphorique pour-



Alison Lurie

raient être déçus par la simplicité de son écriture. Que ceux-là continuent cependant leur lecture et ne butent pas sur les premières lignes: «A trois heures du matin, par une nuit de grand vent de la fin novembre, Jenny Walker se réveilla dans sa demeure historique, sise dans une ville historique de Nouvelle-Angleterre, et elle sentit à l'inclination du matelas et à la fraîcheur des draps en percale fleurie que Wilkie Walker, l'écrivain et naturaliste de renommée internationale, ne se trouvait pas dans le lit à côté d'elle.»

Son art n'est pas dans l'usage de la figure de style (ces fleurs de Tarbes) mais bien dans l'univers fictif qu'elle sait créer et animer comme bien peu d'écrivains y parviennent. Et puis, il y a chez elle une intelligence de la société et de ses mécanismes, une lucidité par rapport aux enjeux qui animent et déchirent la société américaine qui fait du bien à voir. Notamment tout ce qui s'agit autour de la question écologique en ces temps où nous ne savons pas toujours qui, de l'homme ou de l'animal, mérite notre attention et nos soins. On sait à quel point une portion de plus en plus large d'Américains vivent ce drame comme une véritable catastrophe, perdant toute mesure lorsqu'il s'agit de trouver des solutions ou d'y appliquer leur entendement...

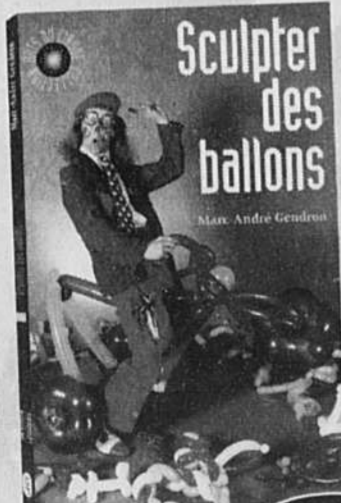
Encore là, Alison Lurie fait merveille, traquant avec beaucoup de précision les nouveaux démons de notre civilisation, sans jamais oublier les petites remarques ou observations assassines qui donnent tant de plaisir à la lecture.

denisjp@mlink.net

On ne trouve pas que du Gallimard, à la librairie Gallimard...

3700 boul. St-Laurent, tél. : 499-2012
fax : 499-1535 www.gallimard-mtl.com

Soufflez fort!



112 pages illustré

12⁹⁵ \$

Sculpter des ballons

Marc-André Gendron

Les secrets de cet art intrigant et presque magique qui fascine petits et grands.

La collection «Arts du cirque»

- *Jongler avec des balles au sol*, Sylvain Duchesne
- *Jongler avec des balles*, Christopher Ryan
- *Jongler avec des bâtons*, Patrick Villeneuve
- *Jongler avec un diabololo*, Patrick Villeneuve
- *Jongler avec des quilles*, Bernard Lebel
- *Le mime*, Mario Diamond
- *La magie*, Yannick Lacroix

12⁹⁵ \$ chacun

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES - Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

J'AI LE GOÛT DE LIRE

QUÉBEC AMÉRIQUE LITTÉRATURE

Micheline Lachance

Le Roman de Julie Papineau L'Exil (tome 2)

Numéro 1 sur toutes les listes de best-sellers!

«Le résultat est stupéfiant. À tous égards. [...] Son roman est appelé à devenir un classique du roman historique québécois.»
André Noël, *La Presse*

«Heureuse formule qui, sous la plume habile de l'auteure, offre la rigueur des ouvrages historiques bien fouillés de même que la souplesse confortable de la romance.»
Marie-Andrée Chouinard, *Le Devoir*



PLUS DE 60 000 EXEMPLAIRES VENDUS



642 pages, 24,95 \$

Nouvelle édition du premier tome maintenant en librairie.

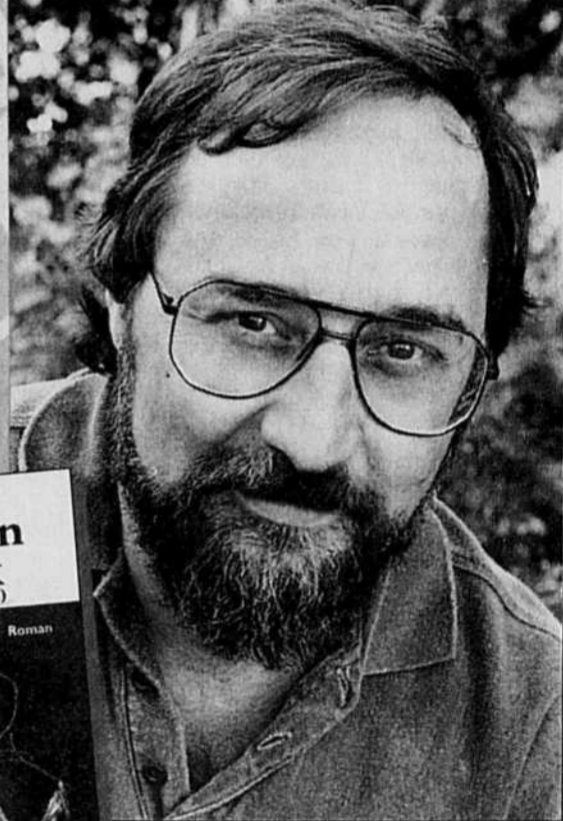
François Gravel

Vingt et un tableaux (et quelques craies)

On croyait qu'il n'y avait plus rien à dire ou à écrire sur les professeurs de cégep...

«De l'humour, que François Gravel pratique avec brio, émerge sans cesse une critique sociale aussi pertinente que corrosive.»
Réginald Martel, *La Presse*

«[...] un texte incisif, plein d'esprit, qui sait dépeindre avec justesse et fantaisie, avec tendresse aussi parfois, un métier que l'on a beaucoup (trop) décrié ces derniers temps...»
Blandine Campion, *Le Devoir*



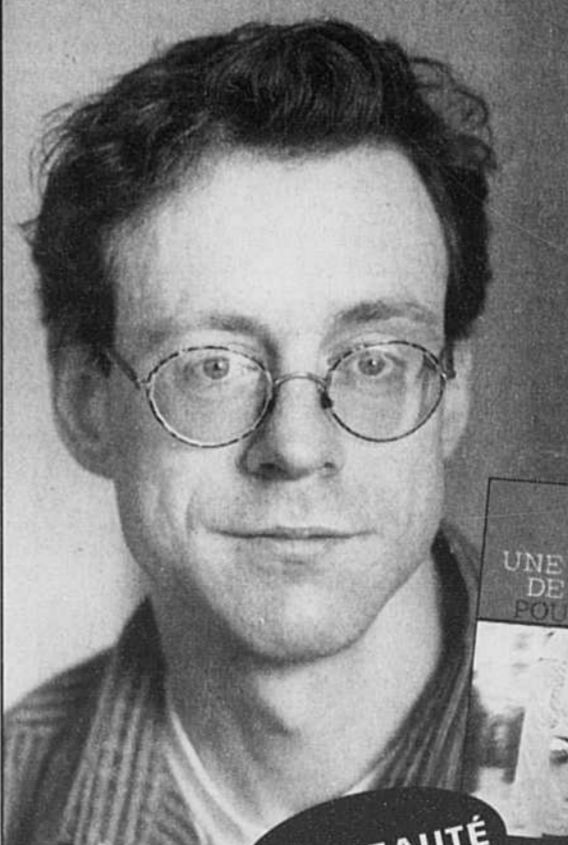
360 pages, 24,95 \$

André Truand

Une douzaine de beignes pour le sergent

Un polar des plus humoristiques qui présente un tandem d'enquêteurs chevronnés, sosies de Laurel et Hardy, et un trio d'adolescents ingénieux et fantasques.

Le point de vue de notre directeur littéraire : «Des beignes comme ceux-là, j'en redemande! Voici de la pâte policière bien frite et des baffes comme on aimerait parfois en donner. Quel plaisir quand lire, c'est rire!»
Jacques Allard



376 pages, 26,95 \$

NOUVEAUTÉ

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

Regroupements à l'horizon

Dans le secteur des librairies, plusieurs changements importants sont en vue: pendant qu'un groupe de travail concocte une formule magique pour satisfaire à la fois consommateurs, libraires, éditeurs et distributeurs, Internet s'attaque aussi au secteur du livre, pour lequel on souhaite un vaste regroupement virtuel...

MARIE-ANDRÉE
CHOUINARD
LE DEVOIR

L'heure est au regroupement, dirait-on. Depuis que le Sommet sur la lecture et le livre a reporté de quelques mois une décision gouvernementale en ce qui a trait à la concurrence entre librairies, grandes et petites, on discute «regroupement» dans les coulisses.

Dirigé par le président de Sogides, Pierre L'Espérance, le groupe de travail commandé par le premier ministre Lucien Bouchard lors du sommet d'avril songe à une façon idéale de satisfaire tous les acteurs de l'industrie du livre, petits et grands, artisans et consommateurs. L'objectif, que certains jugent irréaliste, passerait peut-être, selon quelques-uns, par la solution du regroupement, comme certains autres secteurs de consommation ont été obligés de faire pour s'adapter aux lois du marché — pharmacies, quincailleries, épicerie, etc.

L'on saura au cours des prochaines semaines quelle est la solution préconisée par le groupe de travail et, plus important encore, si le gouvernement du Québec la reçoit et compte en faire un article de sa politique, dont l'adoption est prévue pour juin. Rappelons que, jusqu'à maintenant, la ministre de la Culture et des Communications, Louise Beaudoin, a préféré renvoyer la balle à l'industrie plutôt que d'intervenir par un amendement à la loi ou un nouveau règlement coercitif.

Dans une entrevue accordée il y a une dizaine de jours à l'émission *Branché* de la télévision de Radio-Canada — à l'occasion du lancement de la politique de l'infouroute —, la ministre Beaudoin discutait avec le journaliste de la possibilité d'intervenir directement du côté des détaillants pour éviter une hausse des prix de l'ordinateur, une question qui s'apparente tout à fait aux tractations que l'on connaît dans le secteur du livre. «Nous n'avons pas accepté le prix unique exactement pour ça, pour ne

pas intervenir dans le marché», affirmait-elle alors, faisant ainsi le parallèle avec le secteur de l'informatique.

Comme la politique du livre et de la lecture le préconise, la ministre souhaite que l'Association des libraires du Québec mette sur pied une librairie virtuelle québécoise «servant à la fois de vitrine promotionnelle pour le livre et de point de vente».

Interrogée à ce sujet à *Branché*, Louise Beaudoin a affirmé qu'elle souhaitait que «les libraires y voient, là, un intérêt collectif plutôt qu'un intérêt individuel» et qu'ils acceptent «le regroupement». «Ma crainte, c'est que, si chacun y va de son côté, les Américains vont prendre le marché, se mettre à vendre des livres de langue française — ils commencent déjà à le faire à l'heure où on se parle. Si on ne regroupe pas nos forces pour avoir une librairie virtuelle un peu costaud, c'est les Américains ou les Français qui vont le faire à notre place. Alors, je leur propose qu'on se regroupe pour vendre le livre québécois.»

Gallimard reçoit

Ce dimanche, à la librairie Gallimard, l'éminent philosophe Raymond Klibansky est de passage, à l'occasion de la parution de *Le Philosophe et le mémoiriste du siècle*. Raymond Klibansky a enseigné la philosophie à l'université

McGill et au Wolfson College de Oxford. Il est président honoraire de l'Institut international de philosophie. On connaît de lui *Saturne et la mélancolie* et *La Philosophie en Europe*, en plus d'éditions de Proclus, Maître Eckhart, Nicolas de Cues et John Locke. Klibansky a promené son haut savoir de Paris à Heidelberg, Londres, Hambourg et Montréal. Il rencontre ses lecteurs et adeptes de sa pensée demain, à compter de 15h, à la librairie Gallimard. Au 3700, boul. Saint-Laurent.

Bouquinistes en ville

Les Bouquinistes du Saint-Laurent entreprennent leur tournée à Longueuil cette année, où ils sont aujourd'hui et demain encore au Centre culturel Jacques Ferron. L'événement, qui est à sa 7^e édition, tente, en amenant les livres dans la rue, d'intéresser les gens à la lecture. Les sites sont accessibles gratuitement, ce qui a déjà permis d'attirer 600 000 curieux au cours de la dernière saison. L'exposition des Bouquinistes, véritables antiquaires du livre, où l'on peut dénicher de véritables perles et trouvailles, roule sa bosse cette année à Boucherville (fin juin), à Montréal (début juillet), à Québec (fin juillet-début août), à Trois-Pistoles (mi-août), à Lachine (fin août) et à Orford/Magog (septembre).

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Polices des mœurs fascistes

MYTHES, MÉMOIRE
ET MENSONGES

L'intelligentsia du Québec devant la tentation fasciste, 1939-1960
Esther Delisle
Éditions multimédia Robert Davies
Montréal 1998, 198 pages

Six ans plus tard — c'était hier, semble-t-il, la question de l'antisémitisme de l'élite canadienne-française ressurgissant périodiquement —, Esther Delisle persiste et signe ce qui se veut au fond une suite chronologique à l'ouvrage *Le Traître et le Juif*, qui traquait toutes les traces de pensée fasciste dans les journaux et revues d'avant-guerre (1929-1939), essentiellement *L'Action nationale* et *Le Devoir*. La thèse de l'auteur se résumait à ceci: la pensée du chanoine Lionel Groulx n'est qu'une construction mythique mettant en scène dans le rôle du héros la nation canadienne-française, race pure et saine, dans le rôle du méchant la juiverie internationale, et dans celui du traître le capitaliste canadien-français dégénéré, scénario imaginaire dont les principaux ténors du nationalisme canadien-français de l'époque se seraient largement fait les complices.

C'est maintenant la période d'après-guerre qui est l'objet du regard microscopique de Mme Delisle. Dans ce qui constitue l'article le plus long de son recueil *Mythes, mémoire et mensonges*, intitulé «De bien curieux héros» et s'inspirant largement de l'ouvrage d'Yves Lavertu sur *L'Affaire Bernonville* (VLB, 1994), elle passe en effet en revue les ex-collaborateurs nazis et pétainistes attardés (le plus célèbre étant Georges Simenon) venus trouver refuge chez leurs cousins

d'outre-mer à la fin de la guerre. Dans «Qui-vive à Québec», à la manière scrupuleuse, obsessionnelle, qui est la sienne, Mme Delisle a fouillé dans les archives du département d'État américain et en a extrait le rapport d'un ancien consul ayant officieusement fait état des craintes américaines à l'égard de sympathisants fascistes, surtout dans la foulée du mouvement d'opposition à la conscription dont le consul Winslow ne comprend visiblement pas les enjeux politiques.

La Garde de fer

Qu'à cela ne tienne, Mme Delisle fait du rapport Winslow (et de certains rapports de la GRC qui vont dans le même sens) sa principale source d'information pour affirmer l'existence d'organisations ultranationalistes dont celle qui s'appelait la Garde de fer, «groupe subversif» auquel auraient appartenu, entre autres, Lionel Groulx, le député provincial René Chaloult et le journaliste Olivier Asselin. Bien organisées selon le consul (mais insignifiantes quant à leur taille et à leur influence, selon la GRC), ces organisations constituaient une menace pour la sécurité de l'Amérique du Nord (et pour les investissements américains au Québec), point de vue que reprend à son

compte Esther Delisle.

Dans «Silence, on détourne!», un chapitre consacré aux acteurs politiques des années cinquante et soixante comme Trudeau, Pelletier, Lévesque, Lapalme, Laurendeau et Filion, celle-ci interprète le peu de place occupé par la guerre dans leur autobiographie et conclut à un oubli collectif et sélectif construit autour d'un événement qui leur aura permis de sauver la face et de passer sous silence fascisme et pétainisme: la conscription. Avec une franchise proche de l'autoflagellation, Mme Delisle nous apprend d'ailleurs dans l'introduction de son recueil que cet article a été refusé parce qu'il s'apparentait à une démarche davantage propagandiste qu'universitaire.

Deux autres chapitres de *Mythes, mémoire et mensonges* (qui en compte cinq) ont aussi connu un destin tragique. «Le Conte des deux statues», un article prenant prétexte de la consécration statuaire de Dollard-des-Ormeaux et de Duplessis pour attaquer la manie du Québec moderne à se doter de héros ratés et honteux. Mme Delisle y abandonne ce qui lui restait de réserve et laisse émerger sa hargne, ainsi qu'en témoigne sa lapidation d'un Lionel Groulx décrit comme «un führer animé d'une haine nihiliste non seulement pour les juifs mais aussi, à la manière typique des nazis, pour les Canadiens français».

Le texte intitulé «Huardise et francofolie» a été, quant à lui, publié aux antipodes, «sous les cieux bienveillants et lointains d'Australie». Mais heureusement pour Alliance Québec et tous les cités-libristes de l'hémisphère nord, les Éditions Robert Davies veillaient au grain et ont gracieusement sauvé la mise en rapatriant tous ces articles pour en faire un recueil qui rappelle Mme Delisle à notre si défaillante mémoire.

Avec *Mythes, mémoire et mensonges*, Mme Delisle quitte progressivement le domaine des sciences politiques, dans lequel s'inscrivait (en principe) la thèse à la base de son ouvrage *Le Traître et le Juif*, pour embrasser officiellement l'histoire, un domaine qui pose (en apparence) moins de problèmes théoriques et conceptuels et qui lui permet de donner libre cours à sa pulsion policière de rétablissement des faits. Avec des méthodes qui tiennent toutefois davantage du journalisme d'enquête que du travail d'historien, l'auteur travaillant avec un but fixe derrière la tête et une propension au repérage terminologique. Avec toujours la même difficulté à situer l'antisémitisme dans une perspective véritablement analytique et historique (Mme Delisle aurait avantage à lire *The Swastika and the Maple Leaf*, de Lita-Rose Betcherman, sur les mouvements fascistes des années trente au Canada. Elle y verrait que d'avoir été du bon côté de la crise de la conscription n'a pas arrangé beaucoup les choses.) Et avec une réflexion sur la question des idéologies aussi mince que dans son premier ouvrage. Voilà un cas d'édition où le temps n'a pas arrangé les choses.

rosal@videotron.ca



Robert Saletti

Esther Delisle décrit Lionel Groulx comme «un führer animé d'une haine nihiliste»

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Détours par l'enfance assassinée

ROMANCE NOIRE
EN DEUX MOUVEMENTS
Geneviève Manseau
Éditions Lescop
Montréal, 1998, 148 pages

BLANDINE CAMPION

«Pour certains êtres, le passé est toute la vie se résume à répéter, sous l'effet d'une fascination morbide, une tragédie condensée en un seul acte, figé au seuil d'un dénouement impossible à concevoir sans sombrer dans la démence.» C'est de ces êtres brisés dès l'enfance, auxquels on a volé le premier territoire, celui de leur corps encore incertain, fragile, que nous parle le premier roman de Geneviève Manseau au très beau titre: *Romance noire en deux mouvements*. Ce récit, auquel la pudeur de la narration à la troisième personne n'enlève pas le caractère conféré par les monologues intérieurs des personnages, est fort bien construit dans un système binaire d'échos où l'ici et l'ailleurs, le passé et le présent, la blonde et la brune, la mère et le fils se répondent pour tenter de cerner ce qui ne cesse d'échapper, pour essayer de dire ce qui reste malgré tout

du domaine de l'indicible: l'expérience de l'inceste.

La blonde et la brune

Deux personnages principaux se partagent cette «romance noire»: Charlotte, la brune aux cheveux devenus gris qui, séparée de son mari et de son fils, vit en recluse dans un petit appartement où elle corrige des textes et manuscrits, et Lisa, la blonde chanteuse de cabaret qui a sombré dans l'alcool et la prostitution par amour pour le séduisant Ernest. Ces deux femmes que le lecteur apprendra à connaître au fil du récit ont toutes deux vécu cette épreuve ultime du viol perpétré par un membre de la famille: Lisa a subi les assauts d'un père, Charlotte ceux d'un frère. Mais ce qui intéresse l'auteure, ce ne sont pas ici les réponses aux questions qui relèvent de l'anecdote: qui, où, quand et comment. Sa plume, Geneviève Manseau la met plutôt au service d'un récit intimiste, tout en pudeurs et en replis, qui tente de dire, de comprendre et d'expliquer avant tout les conséquences désastreuses d'une telle expérience dans la vie de deux femmes qui ont, chacune avec ses armes, tenté de survivre à cet acte initial de sabotage d'une existence.

Le personnage de Charlotte, qui est le plus développé des deux, apparaît comme un personnage complexe qui, de dépressions en désespoirs, n'est pas toujours exempt d'une certaine complaisance envers son mal. Et l'on comprend que cette femme vieillie, volontairement isolée, n'est jamais parvenue à sortir du cercle vicieux dans lequel l'a enfermée la trahison du frère, à propos duquel le récit sera par ailleurs peu loquace. En effet, comme elle l'exprime elle-même dans de longs monologues déchirants, chaque fois qu'elle a tenté de relever la tête, de se réapproprier son destin, Charlotte a dû faire face à cette «ombre» morbide qui l'attendait là, tout près, prête à fondre sur elle. Et, chaque fois, Charlotte a succombé.

Quant à Lisa, elle a, en apparence, mieux réagi à la violence paternelle. Mais les quelques dollars que lui glissait son père après l'avoir forcée à avoir des rapports sexuels avec lui trouveront un écho pathétique dans ceux que ses clients lui tendront après chaque passe. Pour elle aussi le destin ressemble désespérément à un cercle. Les deux femmes, qui habitent pourtant le même immeuble, ne se croiseront qu'un bref moment, un soir de beuverie de Lisa, le temps d'échanger quelques vagues confidences qui n'auront pas de suite mais qui éveilleront furtivement des échos du passé. Ainsi, les deux voisines au passé plus proche qu'il n'y paraît, comme le révélera la suite du récit, ne sauront jamais à quel point elles se ressemblent et ne pourront jamais partager leur douleur commune. Chacune restera enfermée dans sa solitude.

Dira, dira pas

En ce qui concerne Charlotte, tout l'enjeu du récit sera de savoir si elle s'avérera capable de briser le mur de silence dont elle s'est entourée depuis des années, mais aussi derrière lequel sa famille comme son ex-mari l'ont confinée, afin de confier à son fils cet héritage maigre mais essentiel: l'histoire d'une enfance déchirée. Pour parvenir à cet aveu, qui devient presque l'enjeu d'une question de vie ou de mort, Charlotte tentera d'utiliser plusieurs supports. L'écriture, tout d'abord, sera son premier réflexe. Mais sur la page en haut de laquelle elle a inscrit le mot «testament», elle n'ira jamais plus loin que quelques lignes. L'essentiel se dérobera encore. En présence de

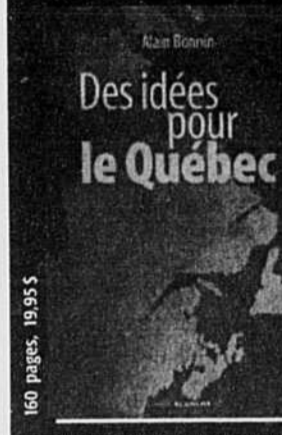
Jacques, son fils au retour impromptu, Charlotte réunira pourtant le peu d'énergie qui lui reste pour s'exprimer oralement. Là encore, le recours à un intermédiaire, à un détour de langage sera nécessaire: la mère redeviendra conteuse le temps d'offrir à son fils une parabole qui, malheureusement, restera obscure pour ce dernier, las des incessantes dérobades d'une mère qui semble toujours vouloir lui échapper. Ne restera alors plus que la solution d'affronter le mot et la chose directement, de nommer l'inceste et de le présenter dans toute la crudité de son horreur.

Cette question de la difficulté de nommer un acte, une expérience dont le langage apparaît comme impuissant à rendre toute l'abomination, ne concerne pas uniquement le personnage de Charlotte. Car si cette dernière éprouve une difficulté quasi insurmontable à prononcer le mot qui condense tout son malheur, le récit semble lui aussi en peine devant la tâche d'aborder de front et le terme et la chose.

On peut en effet s'étonner qu'une auteure qui souhaite, selon le communiqué de presse, «modifier la perception erronée voulant que l'inceste soit une affaire privée dont on ne doit parler que tout bas» attende la page 126 (dans un roman qui en compte 148) pour faire apparaître le mot lui-même. Détours et circonlocutions, même exprimés dans une langue parfaite, au style particulièrement littéraire et relevé, finissent par laisser le lecteur tout comme les constantes dérobades de sa mère agacé passablement le jeune Jacques.

De même, comment expliquer qu'un roman qui vise à sortir l'inceste de la sphère strictement privée s'inscrive dans le cadre très restreint d'une sorte de huis clos à trois personnages, dont deux sont liés par les liens du sang? Enfin, l'écriture même de l'auteure, dont il ne s'agit absolument pas de contester ici la qualité, évidente par ailleurs, constitue une barrière à la force émotionnelle du récit. Il est en effet des sujets d'une violence telle qu'ils demandent une langue elle-même violente. Dans le roman de Geneviève Manseau, la langue est trop propre, trop polie pour permettre à la véhémence du sujet de parvenir entière jusqu'au lecteur. Sur le même sujet délicat, *L'Écho du silence* que nous offrait il y a quelques mois Gabrielle Gourdeau constitue une réussite autrement plus convaincante.

POUR PASSER D'UNE POLITIQUE DE COUPURES À UNE POLITIQUE DE RÉFORMES



Alain Bonnin
Des idées pour le Québec
Une vision neuve et non partisane sur les thèmes qui alimenteront le prochain débat électoral.

CARTE BLANCHE

EN VENTE EN LIBRAIRIE - DISTRIBUTION FIDES (25 par exemplaire vendu sont versés à Centraide)

TROIS BOUQUINERIES

Pas besoin d'être membre pour payer moins cher

À l'achat
d'un livre d'occasion
ou d'un livre neuf
1/2 prix ou mieux

Bouquinerie Laurier

371, Laurier (angle avenue du Parc) (514) 495-1468
Dans le local occupé autrefois par la librairie Champigny

Achat • Vente
7 jours • 7 soirs



Le BOUQUINERIE
du plateau

799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567

Reporters sans frontières

100 PHOTOS POUR
DEFENDRE LA LIBERTÉ
DE LA PRESSE

Photographies de Marc Riboud

EN VENTE PARTOUT
au profit des journalistes emprisonnés
Réalisation: Reporters sans frontières
Photographies de l'édition 1998: Marc Riboud

POINTS DE VUE SUR L'ART ACTUEL DES FEMMES

Espaces de l'autocensure
Julie-Christine Fortier
Gabrielle Schloesser
Dominique Paul

par Sandrine Martinet

Pour une réflexion critique
sur l'autocensure

par Sophie Lefebvre

Ann Burke Daly
Nancy Dauvergne

by Jennifer Gonzalez

Stéphanie Granger

par Christine Faucher

Faye HeavyShield

by Joan Acland

Annie Martin

par Marie-Josée Lafortune

Diane Landry

par Marie-Lucie Crépeau

Manon B. Thibault

par Joanne Lalonde

Manon Lévesque

par Isabelle Velleman

Lani Maestro

by Erin Mouré

Multiplier



70 p. - 14,95 \$

Multiplés questions, multiples points de vue, multiples pistes de recherche et d'exploration sur les diverses expériences professionnelles et les tendances esthétiques proposées cette année à La Centrale. *Multiplier* s'inscrit dans la continuité de *Voix singulières* (1997) et de *Trans*mission* (1996).

Chez votre libraire

Une coédition **La Centrale** (Galerie Powerhouse)
et les **Éditions du remue-ménage**

LES ARTS

EXPOSITIONS

Le tableau en fête

Le petit calendrier de Peinture peinture

BERNARD LAMARCHE

Peinture peinture est née des cendres de la défunte Grande virée en art contemporain qu'organisait l'automne venu l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) de Montréal. Remplaçant la manifestation annuelle, l'événement de cette année vise à proposer un événement plus dynamique et, surtout, plus grandiose.

Il ne servirait à rien de le cacher, l'événement est essentiellement de nature marchande, ce qui n'empêche par cependant — toute notre vigilance sera de mise afin de le vérifier dans les prochains jours — de poser un regard intelligent sur l'état de la peinture au Québec. En effet, l'événement sera exclusivement consacré à la peinture et, qui plus est, à la peinture abstraite.

A ceci près que Peinture peinture, en cette année historique du cinquantième anniversaire de Refus global, cherche à dépasser la peinture de «la querelle de pensée entre les "abstraites" et les "figuratives"» et de «l'opposition entre automatistes et plasticiens». Il s'agit de montrer que depuis les années pures et dures de l'abstraction, cette peinture «emprunte aux deux univers, profitant même souvent de leurs plus ambigus retranchements». Cette peinture s'est transformée, modulée, pour répondre aux limites de nos rêves qui ne sont plus les mêmes, pour paraphraser Borduas dans Refus global, et réagit aux nouveaux univers offerts entre autres par les technologies débridées de l'image. «La peinture abstraite se veut ironique et réfléchie. Géométrie ou gestuelle, tour à tour elle appelle les paysages intérieurs, questionne l'histoire de l'art et s'informe aux réseaux informatiques», peut-on lire dans l'affiche-programme insérée dans la présente édition de ce journal.

Les activités montréalaises

Le gros de l'événement est organisé autour d'une exposition gigantesque qui tient lieu dans l'édifice Belgo de la rue Sainte-Catherine Ouest (au 372, pour être précis), aux quatrième et cinquième étages, du 6 juin au 11 juillet. D'autres expositions, satellites du programme central, se tiendront dans d'autres galeries de Montréal et de la province.

La galerie Simon Blais (4521, rue Clark) présente Abstraction / Emotion jusqu'au 4 juillet. Christiane Chassay, nouvellement installée rue Sherbrooke Est, au 358, présente l'artiste français Christian Bonnefoi (jusqu'au 11 juin) et ensuite Abstrait et puis après... (du 13 juin au 11 juillet). Eric Devlin, grand défenseur de la peinture à Montréal, ne sera pas en reste en présentant Un portrait de la peinture (jusqu'au 11 juillet) avec des artistes de sa galerie qui tient adresse au 460, rue Sainte-Catherine Ouest, local 403. La galerie Graff, sur la rue Rachel, est également dans le coup (voir autre texte). La Galerie Elena Lee/Verre d'art, membre de l'AGAC, présentera dans ses locaux du 1428, rue Sherbrooke Ouest, jusqu'au 7 juillet, L'Abstraction dans le verre d'art contemporain. Finalement, la Guilde Graphique (9, rue Saint-Paul Ouest) présente jusqu'au 30 juin Œuvres contemporaines abstraites sur papier.

Seul survivant de la Grande Virée, un circuit d'autobus reliera l'édifice Belgo aux autres galeries membres de l'AGAC, les samedis 6, 13, 20 et 27 juin.

Notez également que le Musée des beaux-arts de Montréal, avec des accrochages spéciaux de sa collection permanente (jusqu'au 7 septembre), et le Musée d'art contemporain de Montréal, avec l'exposition sur Borduas, participent également à l'événement. Ainsi que le Musée d'art de Joliette, avec une sélection d'œuvres de la collection, ainsi que par l'exposition de la donation Maurice Forget (du 14 juin au 27 septembre). Les galeries universitaires de Concordia — une sélection d'œuvres de la collection (jusqu'au 20 juin) — et de l'UQAM — la toute dernière production de Françoise Sullivan, signataire de Refus global (fin le 27 juin) — sont aussi de la partie. De même que les galeries Occurrence (460, rue Sainte-Catherine Ouest, local 307), Plein Sud, à Longueuil (100, rue de Gentilly Est, local D-0626), Expression à Saint-Hyacinthe (495, rue Saint-Simon, 2^e étage) et le Centre d'exposition du Vieux-Palais, à Saint-Jérôme (185, rue du Palais).

Vérifications faites, il nous a été confirmé que l'autobus ne dévierait pas de sa route pour rejoindre les destinations énumérées ci-dessous, séparées malheureusement par une trop grande distance.

Des activités partout

Les citoyens de la ville de Québec seront invités à la fête par les galeries Estampe Plus (49, rue Saint-Pierre) qui présente l'exposition Le Corps et l'abstraction, jusqu'au 30 juin, et par la galerie Madeleine Lacerte (1, côte Dinan), avec 10 ans d'abstraction (jusqu'au 30 juin). Ces deux galeries sont membres de l'AGAC, de même que la galerie l'Autre Équivoque (333, rue

Cumberland), à Ottawa, qui présente les travaux de Leslie Reid, After Image, jusqu'au 16 juillet, en même temps qu'une exposition de travaux non figuratifs intitulée Espace. A Sherbrooke, la galerie de l'université puisera dans sa collection permanente pour y montrer, vous l'aurez deviné, de l'art abstrait, du 6 juin au 5 juillet.

Dans les expositions complémentaires, le Musée du Québec imitera ses homologues de Montréal en montrant les travaux d'une vingtaine d'artistes, de 1940 à aujourd'hui, tirés de la collection Prêt d'œuvres d'art. Côté universités, la galerie de l'École des arts visuels de l'Université Laval (255, boulevard Charest Est) y ira également de sa propre collection. En même temps, c'est-à-dire du 10 au 28 juin, 44 artistes, dont des étudiants de la maîtrise en arts visuels, présenteront leurs travaux.

Par ailleurs, le Domaine Cataract, à Sillery, y va d'un grand coup en présentant cinquante œuvres de Jean-Paul Riopelle tirées de sa collection personnelle, parcourant l'entretemps 1946-1998. L'exposition, ayant pignon sur rue au 2141, chemin Saint-Louis, tient la route du 24 juin au 13 septembre. Pas très loin, la maison Hamel-Bruneau (2608, chemin Saint-Louis), qui sera de plain-pied dans sa Biennale de sculpture, contribuera plus modestement, mais de façon intéressante: un affichage de propos d'artistes sur «le devenir de l'esprit de révolte de Refus global» sera affiché sur les murs d'une des salles jusqu'au 23 août.

Back to Ottawa. Le Musée des beaux-arts du Canada assignera à deux de ses salles des expositions historiques produites à partir de sa collection. Les années 40 et 50 seront respectivement couvertes par ces accrochages jusqu'à la mi-août. La galerie d'art d'Ottawa (2, avenue Daly) présente de son côté Sonder l'abstraction: une sélection de la collection Firrestone. Riopelle, Alleen, Borduas, Comtois, Ferron, Letendre et quelques autres seront en vue jusqu'au 28 juin.

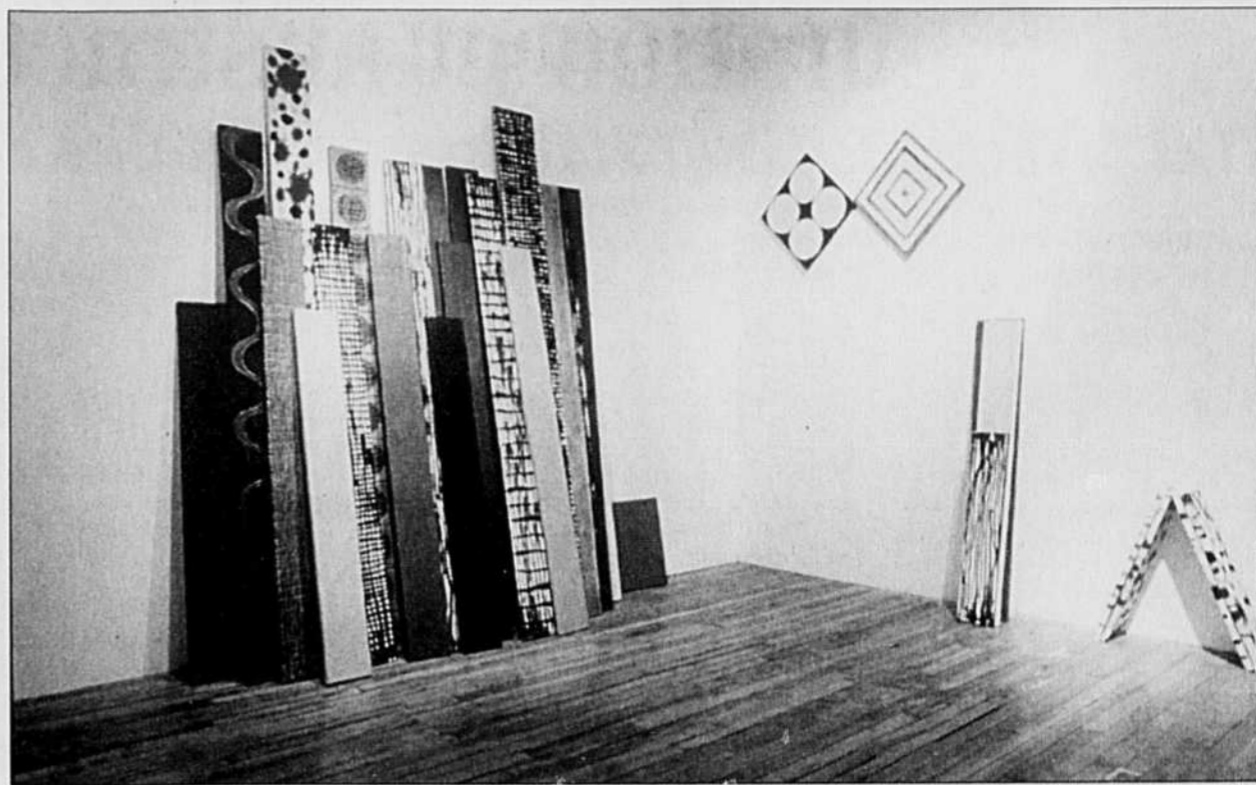
Par ailleurs, dans un tout autre contexte géographique, le Centre d'exposition de Val-d'Or (600, 7^e rue) présente une exposition de groupe au titre inspirant: Interstices: l'espace dans la peinture abstraite de dix ar-

tistes contemporains. Plusieurs artistes reconnus en seront, dont les Sullivan, Charles Gagnon, Joseph Branco, Guy Pellerin, Richard Mill, Yvonne Lammerich, etc. Jusqu'au 5 juillet. Pour finir, et soyez assurés qu'en ces pages aucune information ne manque, le Musée régional de Rimouski présentera Nature abstraite, des travaux de Kittie Bruneau qui viennent de la collection.

Des conférences

Surprise! Voilà qu'au moment où vous nous croyez vendus à l'affaire, nous nous permettons de lui adresser un premier petit reproche: aucune conférence ne sera prononcée à Montréal lors de l'événement. L'événement est avare de mots qui, finalement, ne seront dits qu'en périphérie. Ainsi le Centre d'exposition du Vieux-Palais de Saint-Jérôme organise, ce mardi à 19h30, une table ronde réunissant Pierre Blanchette, Marcelle Ferron, Giuseppe Fiore, Guy Montpetit, artistes, ainsi que le critique Gilles Daigneault. Le titre? La peinture abstraite survivra-t-elle au millénaire?

Par ailleurs, la maison Hamel-Bruneau tiendra le 22 août un forum animé par l'historienne de l'art Rose-Marie Arbour (pour l'heure, téléphonez au (418) 654-4325). Finalement, deux cycles de conférences prendront l'affiche à Val-d'Or: ce lundi 8 juin, une



Demande à la peinture, 1996-1997, de Marie-Claude Bouthilier

table ronde avec certains des exposants dont Louise Boisseau, Yvonne Lammerich et Michael Meredith, et le lendemain, Jean-Émile Verdier, historien de l'art et philosophe qui sait toujours dire les mots justes sur la peinture, avec une conférence intitulée Événement: la question de la représentation de l'espace dans la peinture. Pour les horaires de ces conférences, vous pouvez vous renseigner au (819) 825-0942. Pour des renseignements plus généraux, composez le numéro de l'AGAC: 861-2345.

Le 7 juin 1994

RENÉ DEROUIN larguait 19 000 pièces céramiques du projet MIGRATIONS au fond du fleuve Saint-Laurent



EN LIBRAIRIE Éditions l'Hexagone : 1996 RESSAC. De Migrations au Large 1998 PARAISSO. La dualité du baroque



EXPOSITION

6 juin - 2 juillet 1998

MONIQUE BOURBONNAIS

Céramique

BETTY WHITE

Œuvres sur papier

Guilde canadienne des métiers d'art Québec

2025, rue Peel, Montréal H3A 1T6

Tél. : (514) 849-6091

Fax : (514) 849-7351

CIRCA

ANDRÉ FOURNELLE

L'OMBRE ROUGE

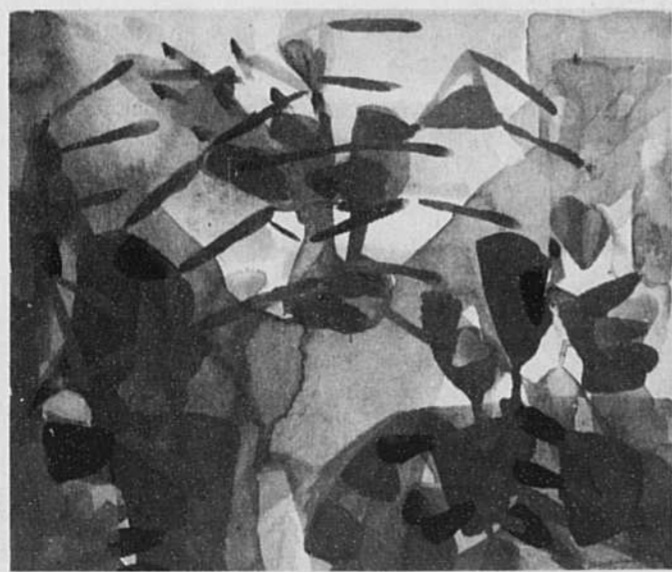
MANUELA LALIC

Du 6 juin au 4 juillet 1998

Vernissage le samedi 6 juin de 15h à 18h

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et le Conseil des arts du Canada.



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

BENSON & HEDGES présente

Borduas et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure se joignent à nous

— Refus Global, août 1948

DU 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements : (514) 847-6226

BANQUE NATIONALE

LE DEVOIR

Pentacom

Nuit Blanche sur Tableau Noir

L'événement en arts visuels de Montréal

3^e édition du 10 au 14 juin 1998

LIGNE INFO

NUIT BLANCHE :

522.2229

sur l'avenue du Mont-Royal

LES ARTS

ARTS VISUELS

Figuration et abstraction

Les peintres de Graff établissent la vitalité de la peinture

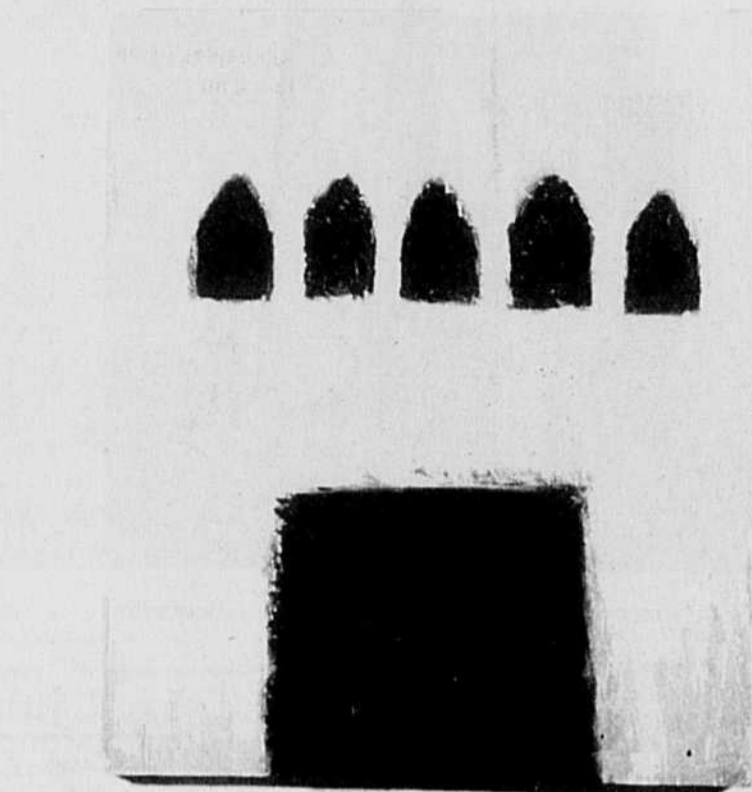
FIGURER L'ABSTRACTION

Galerie Graff
963, rue Rachel Est
Jusqu'au 20 juin

BERNARD LAMARCHE

L'adage est devenu boutade: la peinture est morte. Sa mort a été chantée sur tous les airs. Les divers décès de la peinture ont été annoncés dès sa naissance, et ces morts, ainsi que la prochaine, ne sont certainement que l'autre nom de chacune de ses usures. Or les pratiques postmodernes (photographie, vidéo, performance, installation) se seront tour à tour formulées «contre» la peinture. D'où cette mort dont la peinture aura souffert à chaque instant. Or, aujourd'hui, il s'agit, à Montréal, de donner un banquet en l'honneur de ce nom si disputé. Un banquet qui conviera à sa table les deux clans qui ont scindé le nom de la peinture — l'abstrait et le figuratif. Pour montrer comment ceux qui brandissent encore l'un contre l'autre ces deux noms — qui, pourtant, portent le même prénom — passent à côté d'immenses subtilités issues des rencontres entre les deux. Raffinement qui a permis de renouveler, justement, l'identité de chacun de ces clans, de régénérer la peinture après un autre de ses essoufflements.

Officiellement, l'événement *Peinture peinture*, organisé par l'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) de Montréal, n'est ouvert que depuis hier. Ce qui n'a pas empêché certaines galeries de débiter un peu plus tôt leurs expositions dites «satellites à l'événement». C'est le cas entre autres de la galerie Graff, qui propose un accrochage des peintres qu'elle représente, mais autour d'un thème parfaitement ciblé qui recoupe une des thèses que veut défendre la manifestation de l'AGAC. L'opposition entre peinture abstraite et peinture, tenue haut et fort jadis, n'a plus lieu d'être tant l'un et l'autre de ces genres se sont contaminés à se côtoyer dans l'histoire. C'est précisé-



La bâtisse de l'éternité cède aux frissons de la vie profane, 1990, de Robert Wolfe

ment ce que cherche à démontrer *Figurer l'abstraction*, l'exposition au titre superbe, montée par Madeleine Fortier, directrice de la galerie, avec des toiles de ces artistes maintenant reconnus que sont Luc Béland, Jacques Hurtubise, Jocelyn Jean, Michel Lagacé, Dominique Sarrazin et Robert Wolfe. Sans s'être rabattue sur un titre dont le didactisme aurait fait fuir le plus fief des amateurs d'art, Mme Fortier s'est tournée vers un titre qui nomme parfaitement l'enjeu de l'événement. Non seulement nomme-t-il le brouillage entre les deux genres cités, mais il induit une attitude devant cette tension. Devant les conventions troubles de la peinture, il s'agit d'envisager la peinture abstraite, encore si effrayante pour plusieurs, et de la nommer, de lui donner figure. De ré-investir ses débordements moins pour en river le

sens au plancher que pour lire les codes abstraits de la peinture, sans pour autant rétablir des effets de narration ou une intention de produire l'anecdote.

Un inventaire

On pourrait envisager cet accrochage comme un inventaire des manières de la peinture abstraite: géométrie, lyrisme, tachisme, gestualité, monochrome, etc. Mais, comme dans cette toile de Jocelyn Jean de 1979, il sera préférable d'envisager la géométrie comme une figuration possible, de regarder la manière que ce dernier a de juxtaposer différentes textures à l'intérieur des formes et de la matière (l'encastique), donnant à la syntaxe des formes une capacité d'engager du sens sans rien en dire, par les seuls pouvoirs de l'évocation.

Il s'agira de voir les dégoulinures

de l'énergique Hurtubise comme autant d'écorchés à même la matière picturale. On pensera peut-être à des têtes sanguinolentes de bœufs, comme chez Rembrandt. On restera accrochés devant la série de monochromes de Raymond Lavoie, qui, au bout d'un moment, laissent transparenter des spectres de motifs figuratifs sous des lavis de couleur. On cherchera certains de ces motifs dans les textures de quelques plages exemptes de ce trucage de la surface. On verra forcément dans les monochromes des choses qui n'y sont pas. Face au Robert Wolfe de 1990, on reconnaîtra le motif répété de la maison pour arriver à la conclusion qu'il crée des trousés dans l'espace du tableau, comme si leur «figuration» ne servait à d'autre propos que de briser la surface plane, de faire tableau, même si le référent rompt à son tour l'autoréférentialité de la toile pour attirer à lui d'autre couches de sens.

Plus loin, cette oscillation prendra une autre dimension. On se retrouvera devant la syntaxe décousue d'un Luc Béland de 1993. A la lumière des tableaux précédents, la lecture sera à nouveau déplacée, aux prises avec une figuration plus affirmée, des fragments de visages plus ou moins reconnaissables qui n'ont d'autre raison que l'existence même de la toile pour être mis en relation dans cet espace pictural. Dans la dernière salle de la galerie, face à face, un Michel Lagacé et sa figuration abstraite semble répondre au Dominique Sarrazin et à son abstraction figurative. La schématisation du premier donne la repartie au lyrisme paysagiste de la seconde qui, malgré la rhétorique du grattage maintenant bien connue qu'elle emploie, en train peut-être de devenir un maniérisme (il ne faut pas oublier toutefois que cette toile date de 1992), ne maîtrise pas moins à merveille les passages troubles entre les différentes plages de couleurs terreuses et de textures.

Cet accrochage est sobre et bien ciblé par tout ceci et bien d'autres choses encore. Un bon coup d'envoi.

Incontournables

Images et censure

BERNARD LAMARCHE

Il n'y a pas que *Peinture peinture* dans la vie. Pour être sûr que le gigantesque événement de l'AGAC ne pousse pas dans l'ombre toutes les autres activités de qualité que la scène des arts visuels montréalais peut offrir, voici, trop rapidement hélas, deux invitations à des expositions que pour diverses raisons vous ne devriez pas manquer.

CONDITION LÉGALE

Articule, dans la petite salle
4001, rue Berri, espace 105
Jusqu'au 14 juin

Toujours au 4001 de la rue Berri, la galerie Articule présente dans sa petite salle une exposition de trois œuvres vidéo, dont le commissaire est l'artiste Mathieu Beauséjour. Or, cette exposition qui tient dans une salle de poche est non seulement bien tissée, le propos en est non seulement bien ciblé, mais tout en traitant de choses très sérieuses, elle vous arrachera très certainement des rires bien sentis. Toutes les œuvres qui y sont montrées ont eu à se démêler avec le code légal. En effet, elles flirtent toutes, à un degré ou à un autre, avec certains interdits.

La première, de François Yordamian, reprend (après avoir demandé une autorisation qu'on lui a refusée) des images du *soap* anglophone *The Young and the Restless*. L'artiste a mis bout à bout, selon un rythme soutenu, de brefs extraits qui correspondent respectivement aux moments où les acteurs soupirent, sortent la langue ou se grattent. En soi, la démonstration de la récurrence de ces gestes porte un commentaire critique acerbe sur la pauvreté du vocabulaire de tics et de réactions diffusé par ce type d'émissions à grand auditoire. Une belle critique de la télévision *ready-made*.

L'œuvre de César Saëz est caractérisée par des interventions dans le tissu social. Beauséjour a retenu une bande qui montre deux intrusions percutantes de l'art dans la sphère publique. Sur une bande, Saëz performe une intervention nocturne à la place Zacola à Mexico, sans aucune permission des autorités. L'autre extrait pré-

sente une intervention simple, très drôle et démontrant un sens aigu de la critique. On vous laisse la découvrir.

Finalement, une bande intéressante tant pour son traitement de l'image que pour la dimension clandestine de l'action qu'elle relate, présente en accéléré le voyage dans un train de marchandises de l'artiste Steve Topping à travers le Canada. L'épopée rappelle les traversées illicites en train que les mythes sur l'histoire du pays peuvent véhiculer. *Reading Canada Backward* donne une version filmique captivante de *A mare usque ad mare* canadien. Il en renverse la mythologie, traversant d'ouest en est la géographie unificatrice du pays. A voir absolument, cette exposition.

UNE DÉPRISE

DE LA PHOTOGRAPHIE

Loriot et Mélià, Galerie Dazibao
4001, rue Berri, espace 202
Jusqu'au 14 juin

La galerie Dazibao expose les œuvres du duo français Loriot et Mélià. L'exposition est présentée dans le cadre de la série *Carte grise*, qui invite artistes et commissaires à poser, par une exposition, une réflexion personnelle sur la photographie contemporaine. C'est dans ce cadre que la galerie avait réussi l'an dernier l'exposition en deux volets *La Mineur de l'image*, de la commissaire Nicole Gingras. Cette fois-ci, c'est l'artiste Gilbert Boyer qui invite. Trois installations prennent place dans la galerie, sans qu'aucune photographie ne soit directement impliquée dans la formation d'images projetées aux murs. En effet, pour chacune de ces œuvres, les rayons lumineux d'une petite lampe halogène suspendue au plafond sont réfractés par un amoncellement apparemment arbitraire d'objets hétéroclites disposés au sol, pour se reformer au mur dans une composition figurative, parfaitement réaliste. L'effet ensorceleur, les mystères des mécanismes qui interviennent dans ce dispositif provoquent certainement la même incrédulité que celle connue autrefois par les premiers récepteurs de la photographie. Certaines de ces images reconstituées miment aussi l'holographie. Drôle de diablerie.

Du 11 juin au 3 juillet 1998

TAKAO TANABE, A.R.C.

Peintures récentes : à l'acrylique et à l'aquarelle

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du lun. au ven. de 10h à 17h

L'USURE DU TEMPS

La restauration des objets du patrimoine de France

Une exposition réalisée par le Musée et sites archéologiques de Saint-Romain-en-Gal sur le thème de la restauration d'objets anciens.

du 6 mai au 13 septembre

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Angle de la Communauté
Vieux-Montréal
(514) 872-9150

CONSEIL GÉNÉRAL DE LA RÉGION DE QUÉBEC

POINTE-A-CALLIÈRE

Le Groupe La Mutuelle présente:

Imaginaires mexicains

Dès le 20 mai 1998

MUSÉE DE LA CIVILISATION

Québec

Le Musée de la civilisation est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications.

Groupe La Mutuelle

Consejo Nacional para la Cultura y las Artes

MEXICANA

85, Dalhousie, Québec
(418) 643-2158
www.mcq.org

Une vaste fresque de l'âme mexicaine ou se dessine en couleurs éclatantes la culture riche et diversifiée de ce grand peuple. Une exposition coproduite avec le Consejo Nacional para la Cultura y las Artes par l'entremise de la Dirección General de Culturas Populares et du Museo Nacional de Culturas Populares.

PLAISIRS

Commencez vos fins de semaines le vendredi.